REVUE DOMINICAINE

Directeur :
R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.
Maison Montmorency, Courville (Québec-5), P. Q.

Vol. LXV — Tome II — Novembre 1959

La Quête

« Car l'homme, en ne cherchant pas Dieu, se fait plus de mal que n'en pourraient lui faire ensemble le monde et ses ennemis ».
(*Imitation de Jésus-Christ*, c. VII, l. II)

Je L'attendais au carrefour des ans,
appuyé au réverbère jaunâtre,
sous les pins toujours verts,
tamisant la nuit,
sous la pluie.
Je L'attendais.

Je L'attendais,
Le réverbère demeurait jaunâtre ;
Et, la nuit, blanche
de toute présence.
Mais,
le réverbère n'est-il pas allumé
durant le jour ?
Je ne sais.

Tout ce que je sais,
Tout ce que je vous demande de croire
De ma triste histoire,
C'est qu'il a plu
Tous les jours de ma vie.

Je demeure fidèle au rendez-vous.
J'attends toujours.
J'attends ce jour
de soleil inconnu,
ou cette nuit de lune,
— déchiquetant avec des doigts exsangues
ces opaques vapeurs —
à travers lesquelles
je devine Sa sainte face.

Rosaire Dion-Lévesque

Nashua, sept. 1959.

Bible et Vocation

La Société Catholique de la Bible ne pouvait choisir thème plus riche à méditation et à enseignement que celui consacré, cette année, au dimanche de la Bible (8 novembre) : *Bible et vocation.* En effet, la Bible fait le récit détaillé de plusieurs vocations. Et comme, dit saint Paul, elle a été écrite *pour notre instruction*, et comme, par ailleurs, ceux dont elle raconte l'appel par le Seigneur sont *nos frères dans la foi*, nous avons tout intérêt à comprendre la façon dont Dieu s'y prend pour amener à Lui quelqu'un et la manière avec laquelle chacun s'est fait un devoir de répondre à l'appel du Seigneur.

Cette méditation veut servir deux catégories de chrétiens : ceux d'abord à qui l'appel de Dieu ne s'est pas encore fait entendre, et ceux qui, déjà, l'ayant entendu, continuent chaque jour d'y répondre. La vocation, en effet, n'est pas *un* moment dans la vie. Elle est plutôt *la* vie même que nous vivons. Où que nous soyons et à quoi nous besognions, nous avons un jour répondu à un appel du Seigneur : appel qui se fait continuellement entendre et auquel nous devons continuellement répondre : *Viens, suis-moi.* La vocation, c'est notre réponse à cette parole du Christ : elle comporte un mouvement initial de départ, elle se prolonge dans l'action de suivre tous les jours le Seigneur.

Si on me demandait de résumer en trois mots cette réalité complexe qu'est la vocation, je ne trouverais pas de meilleure réponse que le récit typique de la vocation du prophète Isaïe (Is., 6, 8) : *Alors j'entendis la voix du Seigneur disant : « Qui enverrai-je ? quel sera notre messager ? » Je répondis : « Me voici, envoie-moi ». Il me dit : « Va, et dis à ce peuple : Ecoutez de toutes vos oreilles... »* Et le Seigneur donne à Isaïe le message qu'il doit transmettre. Ce récit de vocation prophétique se résume en trois temps : *une voix qui appelle, une voix qui répond, une voix qui envoie.* Cela se réduit à trois mots : *Qui ? — Moi. — Va !*

On est surpris de cette brièveté. C'est pourtant toute une vie qui reçoit une orientation nouvelle, et cela comme en un tour de main. Cela

peint la clarté et la fermeté des desseins de Dieu. C'est toujours le même Yavhé à la Parole créatrice : *Il a dit et les choses ont été faites. Il appelle et nous sommes à Lui.* Il n'y a pas là de quoi se surprendre. La vocation, si on entend par ce mot l'appel proprement dit du Seigneur, est l'affaire d'un moment. Prenons quelques exemples dans la Bible.

« *Que voulez-vous ?* » *demanda Jésus aux deux disciples de Jean. Ils lui répondirent :* « *Maître, où demeures-tu ?* » — « *Venez et voyez* », *leur dit-il. Ils allèrent et virent où il demeurait et ils restèrent auprès de Lui ce jour-là. C'était environ la dixième heure (Jean, 1, 38).*

Comme il cheminait le long de la mer de Galilée, il aperçut deux frères, Simon — celui qu'on appelle Pierre — et André son frère, qui jetaient l'épervier dans la mer ; car c'étaient des pêcheurs. Il leur dit : « *Venez à ma suite, et je vous ferai pêcheurs d'hommes* ». *Aussitôt, laissant là leurs filets, ils le suivirent (Matt., 4, 18).*

En avançant plus loin, il vit deux autres frères, Jacques, fils de Zébédée, et Jean son frère, dans leur barque, avec Zébédée leur père, en train d'arranger leurs filets ; et il les appela. Aussitôt, laissant leur barque et leur père, ils le suivirent (Matt., 4, 21).

Etant sorti, Jésus vit, en passant, un homme assis au bureau de la douane ; son nom était Matthieu. Il lui dit : « *Suis-moi !* » *Et, se levant, il le suivit (Matt., 9, 9).*

Cette rapidité de la décision est aussi surprenante que la brièveté de l'appel. Cela vient de ce que c'est *Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire.* Son appel, qui est pour nous une grâce, vient au secours de notre réponse. Et si ce n'était de ce secours, il ne serait pas fait mention de la *promptitude* avec laquelle les appelés ont su répondre au Seigneur.

Cette promptitude, tellement nécessaire pour répondre à l'appel de Dieu est un trait dominant des vocations bibliques. Il est le fait d'une conscience nette de ce qu'Israël se savait vis-à-vis de Dieu : *un peuple choisi par Lui, pour Lui être voué.* La révérence et la dévotion créèrent progressivement chez lui ce climat spirituel d'humilité et de service, si nettement discernable dans tous les récits de vocation de la Bible. Révérence et

service chez un Abraham qui tombe face contre terre, quand Dieu lui parle de sa mission : *Voici mon alliance avec toi : tu deviendras père d'une multitude de peuples* (Gen., 17, 3). Révérence et service chez un Moïse qui se voile la figure, dans la crainte que son regard ne se fixe sur Dieu, et qui s'entend dire par Yavhé : *J'ai vu la misère de mon peuple qui réside en Egypte. Je suis résolu à le délivrer. Maintenant, va, je t'envoie pour faire sortir les enfants d'Israël* (Ex., 3, 4). La révérence et le service sont à l'origine de la vocation des prophètes et des rois d'Israël ; ils sont l'expression visible de la réponse du peuple élu à l'appel de Dieu, à sa vocation de peuple saint.

Un même esprit de révérence et de service préparera ceux qui n'ont pas encore entendu l'appel de Dieu à pouvoir promptement y répondre. Ceux que Dieu a les premiers appelés sont ainsi devenus les modèles de la façon dont les autres ont à répondre à leur vocation. Cet enseignement vient de la Bible et il est précieux. Il nous apprend que, dans le temps où nous vivons, Dieu n'agit pas autrement dans le monde et envers son Eglise qu'Il ne l'a fait dans les temps anciens. Notre histoire actuelle est écrite dans l'histoire sainte du peuple élu. En formant la conscience religieuse d'Israël, Dieu préparait l'éducation religieuse de toute l'humanité. Nous trouvons dans la Bible toutes les démarches de la grâce de Dieu et de la liberté de l'homme ; l'histoire d'Israël est comme un miroir reflétant notre propre expérience religieuse : notre vocation personnelle, nos fidélités et nos infidélités, la miséricorde de Dieu qui ne se dément jamais, même dans nos péchés et dans les suites douloureuses qu'ils entraînent. C'est pourquoi la méditation de la Bible nous aide à mieux connaître les desseins de Dieu sur nous, à mieux nous connaître nous-mêmes, et à rectifier nos attitudes vis-à-vis de Dieu.

La méditation de la Bible aidera les uns — ceux à qui l'appel de Dieu ne s'est pas encore fait entendre — à mieux connaître les desseins de Dieu sur eux ; la méditation de la Bible aidera les autres — ceux qui ont déjà répondu à l'appel de Dieu et vivent leur vocation — à continuellement rectifier leurs attitudes vis-à-vis de Dieu.

Connaître les desseins de Dieu

Viens, suis-moi !

Pour les uns, *mieux connaître les desseins de Dieu sur eux*, n'est-ce pas en définitive connaître leur vocation ? Et cela leur est donné par la méditation de la Bible. Sans doute, il s'exposerait à la déception celui qui y rechercherait tout écrite la volonté de Dieu sur sa vie. C'est déjà beaucoup que l'exemple des autres nous instruise. Et puis, il y a l'appel personnel du Seigneur. Mais comment reconnaître en nous l'appel du Seigneur ? Comment se présente-t-il ? Il s'exprime par l'une ou l'autre façon qu'on a d'appeler quelqu'un : *soit par un signe, soit par une parole.*

Joseph qui raconte à ses frères les songes qu'il a eus leur expose les signes de sa vocation. *J'ai fait un rêve*, dit-il à ses frères : *il me paraissait que nous étions à lier des gerbes dans les champs, et voici que ma gerbe se dressa et qu'elle se tint debout, et vos gerbes l'entourèrent et elles se prosternèrent devant ma gerbe* (Gen., 37, 7). Son père garda la chose dans sa mémoire, nous dit la Bible. Longtemps après, il dut comprendre ce signe : son fils Joseph, devenu puissant en Egypte, se faisait reconnaître par ses frères, agenouillés devant lui.

Il y a la vocation de Samuel. Cette fois, l'appel de Dieu ne s'exprime pas par un signe, mais par une parole instante. *Un jour, Eli était couché dans sa chambre, la lampe de Dieu n'était pas encore éteinte et Samuel était couché dans le sanctuaire de Yavhé, là où se trouvait l'arche de Dieu. Yavhé appela : « Samuel ! Samuel ! » Il répondit : « Me voici ! »* (I Sam., 3, 2).

Ce n'est pas autrement qu'aux Joseph et aux Samuel d'aujourd'hui l'appel de Dieu doit se faire entendre : soit par un signe, soit par une parole. Seulement, quelques conditions sont requises pour saisir le sens de ces signes et de ces paroles de Dieu. Cette intelligence est nécessaire pour ne pas faire fausse route dans sa vocation. Et de cela la Bible nous instruit.

De Joseph et de Samuel il est écrit qu'ils s'empressèrent de tout raconter à leur père, faisant ainsi vérifier leur dire par ceux que Dieu

avait mis naturellement à leur tête. Il n'est pas facile, en effet, d'authentiquer par soi-même les signes de sa vocation ou les appels qu'on est convaincu d'entendre. La prudence des autres est nécessaire, celle surtout de ceux qui sont à notre tête, et qui ne sont en définitive que nos pères dans la vie spirituelle. Samuel, qui avait entendu la voix de Dieu, ne la distingua pas d'abord de la voix de son père. Et c'est auprès de lui qu'il accourut à l'appel de son nom, Son père Eli lui dit : *Va te coucher et, si on t'appelle, tu diras : Parle, Yavhé, car ton serviteur écoute.* Cette disponibilité que son père venait de lui enseigner lui valut d'entendre Dieu lui livrer clairement son message. Je vois là la toute première condition du discernement de la vocation, et donc de la connaissance du dessein de Dieu sur quelqu'un : chez l'appelé, une filiale confiance à faire connaître les signes ou les voix de Dieu ; chez le confident, une direction paternelle claire, ne mettant aucune entrave à l'action de Dieu.

L'autre condition pour entendre l'appel de Dieu est d'habiter en climat spirituel. Celui-ci n'est cependant pas attaché à un lieu ou à un temps déterminés. Il est intérieur à nous-mêmes. Il réside en cette dévotion, qui ne doit pas être entendu comme un simple attrait pour les choses de Dieu, mais comme l'hommage le plus profond et le plus absolu de la créature à son créateur. C'est une prise de conscience chaque jour plus nette de notre appartenance à Dieu, par le baptême : *C'est moi, le Seigneur, qui suis votre Dieu* (Lv., 11, 44). Il n'est donc pas besoin de fuir les réalités de ce monde pour entendre la voix de Dieu, pourvu que soit toujours réservé au Seigneur *le jardin fermé* de l'âme où puisse s'entamer le dialogue.

Yavhé a rencontré Abraham sur le pas de sa porte, Moïse dans la montagne, Jacob au milieu de la nuit, Samuel dans son lit, Isaïe dans le sanctuaire, Jonas sur le rivage, Pierre dans sa barque, Matthieu au bureau de la douane : ces gens vaquaient à leurs affaires. Ils étaient bergers ou pêcheurs. L'appel de Dieu a fondu sur eux, et parce que leur âme était prête à l'entendre, ils ont promptement répondu à son appel. Fils d'Israël, héritiers de sa tradition de révérence et de dévotion

envers Dieu, leur réponse a pris ce caractère de promptitude qui caractérisait le peuple choisi, aux heures de sa fidélité.

Vivant dans ce climat spirituel d'appartenance à Dieu par notre baptême, tenant compte des exigences de sainteté que ce choix comporte, nous nous mettons en mesure d'entendre clairement la voix de Dieu et de pouvoir y répondre avec empressement. Si toutefois, à l'exemple du prophète Elie qui se tint dans la montagne, sur le passage de Yavhé, nous savons éliminer les éléments qui ne sont vraisemblablement pas ceux dont la voix de Dieu se servira pour se faire entendre à nous. Ni l'ouragan, ni le tremblement de terre, ni le feu ne portaient la voix de Yavhé, mais le bruit d'une brise légère. *Dès qu'Elie l'entendit, il se voila le visage dans son manteau, et Yavhé lui dit : « Va, retourne par le même chemin. Tu iras oindre Elisée, comme prophète* (I Rois, 19, 11).

Voilà la troisième condition pour entendre l'appel de Dieu. Elle est un fruit du climat spirituel dont nous avons parlé. Elle est le discernement de la présence de Dieu. Celui qui ne connaît pas Dieu dans la prière et le silence, comment saura-t-il le reconnaître dans son appel ? Ce qui veut dire que la meilleure préparation pour marcher à la suite du Seigneur est d'abord de marcher en sa présence.

Soumettre au jugement d'un autre les signes ou les voix de Dieu, alimenter en son âme le climat spirituel de la révérence et du service, de la prière et du silence, éliminer les obstacles au juste discernement de la volonté de Dieu : telles sont les conditions requises pour connaître les desseins de Dieu sur soi, et à celui qui n'a pas encore entendu l'appel de Dieu, telle est la façon de se préparer à sa vocation pour pouvoir y répondre. La Bible nous montre tout ce travail de la grâce chez ceux que le choix de Dieu appelait pour Le servir.

Rectifier ses attitudes

Va, je t'envoie !

A ceux qui ont entendu déjà l'appel du Seigneur et y ont répondu, suivre ou vivre leur vocation consiste à *continuellement rectifier leurs*

attitudes vis-à-vis de Dieu, afin de garder toujours pure et sans partage la prompte réponse qu'ils ont faite au Seigneur, au jour de leur appel. La vocation, qui se prépare dans un climat spirituel d'attention à Dieu, se poursuit, tout au long de la vie, dans un climat de service de Dieu. *Etre appelé,* en effet, ne dit pas toute la réalité de la vocation. La vocation, c'est encore d'*être envoyé. Vision, vocation, mission* : ce triptyque constitue toutes les vocations racontées dans la Bible. L'élu de Dieu regarde, il écoute, il obéit : il réalise ainsi sa vocation. Les deux phrases du Christ : *Viens, suis-moi ! — Va, je t'envoie !* ne sont jamais séparées que par un espace de temps, non en réalité, car elles sont constitutives de la vocation elle-même. Jésus appelle les apôtres, mais s'il les envoie plus tard, c'est dès leur élection qu'Il leur indique leur mission : *Venez, je vous ferai pêcheurs d'hommes.*

Ce sens missionnaire, dont on prend aujourd'hui si vive conscience, est une dimension nécessaire de toute vocation. Et il ne sera jamais saisissable à quiconque que par la fidélité qu'il aura mise à répondre chaque jour à l'appel de Dieu. Les conquêtes d'Israël étaient le fruit de sa fidélité. Mais dès qu'il oubliait les engagements pris avec Dieu, sa marche au désert tournait en rond. En même façon, c'est notre fidélité à nous tenir tout près du Christ et de sa croix qui nous donnera d'attirer à nous les autres pour les offrir à Dieu. L'infidélité ne peut rendre que stérile notre vie et faire de notre vocation un désert où nous perdrons la trace de Dieu. Mais dès que nous aurons saisi cette exigence apostolique de notre vocation, alors nous irons de conquête en conquête, le Seigneur Lui-même opérant en nous le vouloir et le faire.

Ce qui n'enlèvera pas toutes les difficultés. *Qui suis-je ?* s'écrie Moïse à Yavhé, *pour aller trouver Pharaon et pour faire sortir d'Egypte les enfants d'Israël... Et s'ils refusent de me croire et de m'entendre... Seigneur, je n'ai jamais été éloquent : ma bouche est inhabile et ma langue pesante...* (Ex., 3, 4). Et Jérémie de se plaindre à son tour : *Ah ! Seigneur Yavhé, vois, je ne sais pas porter la parole : je suis un enfant* (Jér., 1, 16). Ce qui est réconfortant, c'est la réplique de Dieu. Et tou-

jours, elle se résume en ces mots : *Je serai avec toi.* Aussi bien, l'activité missionnaire de notre vocation est-elle assurée de l'assistance personnelle du Seigneur. Et cela devrait consoler les pusillanimes. Dieu a choisi pour porter son message des prophètes qui ne se seraient pas offerts d'eux-mêmes, si Dieu n'avait été avec eux. Ils ont été forts de la force même de Dieu. Ils ont été les porteurs de son nom : cela a donné le succès à leur mission. Quand ils disaient : *Ainsi parle Yavhé,* leur voix s'effaçait devant le message de Dieu.

Ainsi avons-nous à faire : nous effacer devant le Seigneur qui veut parler par notre bouche, nous effacer derrière le Seigneur qui veut se faire reconnaître aux autres sous nos propres traits. Comme aux disciples d'Emmaüs. Afin d'affermir leur fidélité. Cela est une exigence de notre vocation. Nous n'avons pas le droit de la tronquer de cet aspect missionnaire qui lui est essentiel. Celui qui ne voudrait entendre que cette parole du Seigneur : *Viens, suis-moi !* sans obéir à la seconde : *Va, je t'envoie !* ne vivrait pas sérieusement sa vocation. L'Eglise elle-même nous offre dans la messe cet exemple frappant de notre intimité avec le Seigneur et de notre envoi dans le monde : le dernier *Dominus vobiscum* qui précède l'*Ite missa est* est l'assurance qu'elle nous donne de l'assistance du Seigneur dans notre mission de conquête. Devant cette assurance, quelles objections personnelles pourraient tenir ? *Allez, je vous envoie : je suis avec vous jusqu'à la fin des temps.*

* * *

Bible et vocation : chacun pourrait trouver d'autres développements pour sa vie spirituelle. N'oublions pas que le thème n'est pas proposé pour le seul dimanche de la Bible. Tous les dimanches sont des dimanches de la Bible, car l'Ecriture est l'aliment qui accompagne toujours le pain de Dieu. C'est donc l'année durant que ce thème devrait faire l'objet de notre méditation. Ce faisant, c'est une intelligence plus profonde de notre baptême qui nous sera donnée. Car notre appel premier, notre vraie vocation, avant d'être le choix d'un état de vie, c'est un appel et un don

gratuit de Dieu : le choix qu'il a fait de nous au baptême. En nous appelant alors, Dieu réalisa chez nous les deux significations que comporte l'appel : il nous *a fait venir à Lui*, il nous *a donné un nom*. Ce nom qui n'est pas celui que nous avons reçu, mais celui par lequel Dieu nous connaît intimement de toute éternité et qui signifie notre vocation personnelle.

Et afin que nous n'ayons pas le désir de comparer entre nous nos vocations, le Seigneur a voulu clairement manifester qu'Il nous avait aimés le premier, d'un amour de prédilection, par pure bonté divine, sans aucun mérite de notre part : *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, non ! C'est moi qui vous ai choisis, pour que vous alliez et que vous portiez du fruit* (Jean, 15, 16).

Antonin-M. Plourde, O. P.

Un numéro spécial de la revue « Marie » ayant pour thème

MARIE ET L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

paraîtra en décembre 1959

Ceux qui désirent obtenir ce numéro s. v. p. écrire à

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

4170, BOULEVARD DÉCARIE — TÉL. HUnter 1-0369* — MONTRÉAL-28

PRIX : $1.00 l'unité

Conquête de la Liberté et Christianisme [1]

Destinés aux laïques, ces cours de Théologie sont devenus pour un public de plus en plus nombreux un moyen éminemment efficace d'approfondissement religieux. Le thème d'automne de 1958, portant sur le mystère du mariage et de la virginité offrait aux auditeurs avides de lumière sur cette aventure de la vie conjugale et celle de la virginité, une doctrine puisée aux sources les plus authentiques du Christianisme mais repensée dans le contexte de notre XXe siècle.

Une analyse rapide mais réaliste des attitudes psychologiques provoquées par le quotidien de la vie conjugale fut le point de départ des réflexions théologiques sur ces deux mystères. Le mariage se présente aux yeux superficiels comme une limitation de la liberté ; en effet le foyer monopolise tout : le temps, l'argent, les loisirs, et la seule liberté qui demeure, semble-t-il, est celle de la fidélité aux engagements prononcés en face de Dieu. Le charme et les imprévus de la vie célibataire, le sentiment de pouvoir disposer de soi-même selon les temps, les lieux et les personnes, tout cela est remplacé par la répétition monotone de mêmes gestes en présence des mêmes visages. Cette apparente servitude peut bien être acceptée comme le prix des satisfactions de l'instinct et pour le bien de la société ; mais peut-on parler de la vie conjugale comme facteur de libération personnelle, et de maturité intérieure ? C'est à partir de ce paradoxe que le conférencier a situé la doctrine traditionnelle de l'Eglise concernant l'union de l'homme et de la femme, l'indissolubilité de cette union, la procréation et l'éducation des enfants, etc. Le problème est d'apercevoir, sous le tissu de ces obligations, la source de libération extraordinaire que le mystère surnaturel du mariage offre à l'homme lorsqu'il l'envisage dans une optique chrétienne.

1. Sixième série de conférences de théologie pour laïcs au Demi-Pensionnat du Sacré-Cœur de Montréal, par le T. R. P. L.-M. Régis, O. P. Les références que l'on trouvera dans ce texte désignent la pagination des cours polycopiés. Ces cours comprennent six séries intégrées dans un thème central intitulé : « Conquête de la liberté et Christianisme ». En octobre prochain commencera une septième série, intitulée : « L'Eglise, Sacrement du Christ ».

S'il est vrai de dire que « c'est comme enfants de Dieu et dans un contexte de Foi, d'Espérance et de Charité qu'il faut scruter le mystère du mariage pour en apercevoir le caractère essentiellement libérateur » (pp. 165-166), il est vrai aussi d'affirmer qu'avant son élévation à la dignité de sacrement, l'union de l'homme et de la femme a toujours été une réalité authentiquement humaine et positivement voulue par Dieu. Voilà pourquoi, avant d'aborder la nature du mariage-sacrement, il est nécessaire d'étudier ce qui le constitue comme réalité de nature selon les intentions expresses du Créateur. D'où les trois secteurs de cette étude : 1) Le mariage tel que Dieu l'a conçu en créant l'homme. 2) Le mariage tel que l'homme pécheur l'a vécu. 3) Le mariage tel que le Christ veut qu'il soit et qu'Il sacralise par une grâce transfiguratrice (cf. p. 166).

1) *Le mariage tel que conçu par Dieu-créateur*

C'est par une admirable exégèse d'un texte de la Genèse que le conférencier a ouvert cette première étape de son étude, car la dualité des sexes est une réalité bien souvent incomprise par les chrétiens eux-mêmes. Dieu dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul... Pour l'homme il ne trouva pas d'aide qui lui soit assortie » (Gen., 11, 20). L'intention du Créateur en créant la femme « est d'abord de tirer l'homme de cette solitude où il se trouvait, en lui donnant « une aide assortie » *i.e.* en complétant sa nature masculine par une nature féminine. « Cette solitude n'est pas uniquement une solitude sociale, mais une sorte de solitude métaphysique qui aurait fait de l'homme un être tronqué, coupé d'une multitude de liens avec lui-même et avec l'ensemble des êtres qui l'entouraient. Il n'y a pas d'homme, au sens parfait de ce mot, sans l'apport complémentaire de l'un et l'autre sexe dans l'ordre de la nature » (pp. 167-168). Le plus souvent on juge de la différence des sexes selon les apparences extérieures. « Nous les identifions aux aspects physiologiques extérieurs de l'homme et de la femme, négligeant ce qui est infiniment plus profond et qui constitue les structures internes de l'un et de l'autre. Les deux sexes ne nous mettent pas seulement en face de deux physio-

logies différemment structurées, mais de deux personnalités, créées par Dieu pour être différentes et se compléter dans l'ordre naturel et surnaturel : ce sont deux imitations de la richesse divine » (p. 168).

L'homme et la femme sont deux types d'Image de Dieu, deux types complémentaires, d'une valeur égale devant Dieu. La compréhension de cette vérité de base nous ouvre le chemin vers une attitude vraie par rapport à la dualité des sexes, et nous permet d'en retrouver le sens profond. C'est encore la même vérité qui nous permet de connaître le caractère religieux ou sacré de la sexualité. « Dès que nous regardons la diversité sexuelle sous l'aspect d'une dualité d'Image dont Dieu est le modèle, il est évident que les apparences, sous lesquelles nous considérons trop souvent et le sexe et la vie conjugale qui en découle, deviennent alors de véritables symboles d'un mystère qui relie à Dieu lui-même l'humanité, sa sexualité, la fécondité spirituelle et charnelle qui lui est attachée et lui donne un caractère sacré, un caractère religieux, avant même la surélévation du mariage à l'ordre sacramentaire par le Christ. Nous avons perdu le sens sacré du créé que nous avons profané en le coupant de sa source qui n'est autre que la toute-puissance amoureuse de Dieu notre Père. C'est ce même Dieu qui a créé l'homme, mâle et femelle, pour que l'homme soit plus parfaitement son Image. Or, que veut dire être fait à l'image de Dieu, sinon être libre et être fait pour l'Amour. Lors donc que nous nous trouvons en face de cet effet de la création amoureuse de Dieu que sont l'homme et la femme, nous nous trouvons en face de deux libertés faites pour l'amour. Mais l'amour qui s'apprend est un art subtil et difficile quand on n'est qu'une créature » (p. 168). La dualité sexuelle est donc la structure voulue par Dieu, la manière d'être de l'homme grâce à laquelle il devient de plus en plus semblable au modèle dont il est sorti. « Mais le mode de cet amour mutuel a été décidé par Dieu, et ce mode c'est le mariage, union indissoluble et sacrée d'un homme et d'une femme, dont le caractère monogamique n'est pas un phénomène purement naturel mais d'institution divine » (p. 169). « Par le mariage Dieu établissait l'homme et la femme comme ses co-

opérateurs, ses co-équipiers dans la procréation de la multitude de ses Images » (p. 169). Quelle tâche formidable que cette participation à l'activité éminemment divine de création. La condition fondamentale qui s'impose à l'homme, pour s'acquitter de cette tâche, c'est l'appropriation des raisons et des motifs de l'activité créatrice, qui ne sont autres que l'amour. Dieu a créé le monde par Amour. Toute activité procréatrice de l'homme qui ne jaillit pas de l'amour, n'est qu'une contrefaçon et un abus des pouvoirs qui lui ont été confiés. « Ainsi Dieu a, d'une certaine façon, conditionné sa puissance créatrice à la fécondité de l'homme et de la femme et au libre usage de leur volonté. Et ici encore, apparaît de façon évidente le caractère sacré de l'union conjugale où les conjoints sont les collaborateurs de Dieu dans la production de la vie » (p. 169). Telle est la perspective dans laquelle la Genèse nous montre la sexualité ainsi que la mission sacrée que lui a confiée la Providence.

2) *Le mariage tel que l'homme pécheur l'a vécu*

Si la faute d'Adam et d'Eve a fait perdre à l'homme le sens de Dieu et conséquemment le sens essentiellement religieux de son union conjugale, le caractère religieux du mariage, la réalité elle-même, ne fut aucunement changée. Comme le péché originel n'a pas fait varier les structures de l'homme, il n'a pas touché aux finalités de ses fonctions ; ce sont leurs réalisations qui sont devenues difficiles, voire impossibles à l'homme déchu, laissé à lui-même. « Tous les abus que l'homme a accumulés au cours des âges, toutes les déformations qu'il a fait subir à l'union conjugale, n'en ont pas changé le caractère, mais ont rendu l'humanité coupable, plus ou moins consciemment d'un sacrilège, d'un détournement de cette réalité sacrée pour des fins profanes et égoïstes » (p. 170). Pour redonner à cette réalité, sacrée par nature et par vouloir positif du Créateur, une nouvelle dignité, le Christ a fait du mariage un sacrement, c'est-à-dire une source de grâces.

3) *Le mariage tel que le Christ veut qu'il soit, le mariage comme Sacrement*

Déjà, avant sa Transfiguration sacramentelle, l'union conjugale cachait un mystère : celui de l'amour de Dieu pour l'homme, sa créature, et celui de l'amour réciproque de l'homme et de la femme. Ainsi, l'amour des conjoints est « une sorte d'apprentissage de l'amour qu'ils doivent avoir pour Dieu et dont la vie éternelle sera la réalisation parfaite » (p. 170). Quel est cet autre aspect mystérieux que lui confère le sarcement de mariage ?

« Tout sacrement est un mystère, mais tout mystère n'est pas un sacrement. Que faut-il donc ajouter au mystère pour qu'il soit sacrement ? » Un sacrement est un signe sensible (élément visible) qui donne la Grâce (élément invisible). Dans tout sacrement il y aura donc un élément caché, secret, d'ordre surnaturel et donc divin. « Le premier mystère sacramentel est le Christ : la seconde Personne de la Trinité (invisible), substantiellement unie à une nature humaine, corporelle (visible). Le Christ est donc le Sacrement du Père. Le deuxième grand sacrement chrétien, moulé sur le premier, est l'Eglise elle-même. Visiblement l'Eglise nous apparaît comme une société d'hommes, mais invisiblement l'Eglise est un mystère d'union avec le Christ incarné, son chef ou sa tête mystique, et avec le Saint-Esprit qui féconde son action. L'Eglise est le Christ rendu visible, dans le temps et l'espace, avec sa puissance de régénération surnaturelle. Chacun des sept sacrements a été confié à ce sacrement du Christ qu'est l'Eglise visible » (p. 171). Pour pouvoir situer le sacrement de mariage, il fallait donc mentionner ces deux premiers sacrements chrétiens que sont le Christ et l'Eglise. Quel est le *signe sensible* du sacrement de Mariage ? « Il est d'abord le « oui » ou le « je le veux » prononcé par l'un et l'autre des conjoints, parce que ce « oui » signifie le consentement intérieur. Le vouloir de l'union conjugale est la réalité même du mariage. Le consentement mutuel verbal devient une sorte de consentement substantiel lorsque les deux époux se donnent l'un à l'autre ».

Quelle est *la Grâce ou la réalité invisible* que ce signe sensible rend présente ? C'est ici qu'il faut recourir aux deux sacrements chrétiens par excellence, *i.e.* le Christ et l'Eglise, puisque saint Paul les a mis dans les assises de la théologie chrétienne du mariage. « Que les femmes soient soumises à leur mari comme au Seigneur ; en effet, le mari est le chef de sa femme comme le Christ est chef de l'Eglise... Or, l'Eglise se soumet au Christ ; donc, et de la même manière, les femmes doivent se soumettre en tout à leur mari. Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé son Eglise... Bref, que chacun aime sa femme comme soi-même et que la femme révère son mari » (*Eph.*, V, 22-33). On sait comment ce texte fut souvent incompris, et bien des chrétiens se sentent mal à l'aise à la lecture de ces paroles inspirées par le Saint-Esprit, parce qu'ils lisent à tort dans ce texte une certaine dégradation de la femme. La grandeur du mariage vient de sa référence à l'union du Christ et de l'Eglise : exemplaire du mariage chrétien. Or, dès qu'il est ainsi lu et compris dans un contexte de Foi, le texte assume un sens tout à fait différent de cette interprétation arbitraire. « La nature du Verbe c'est d'être le Fils du Père, et la grâce du Christ ne peut être autre chose qu'une grâce de Filiation, grâce qu'il a communiquée directement à la nature humaine assumée lors de son incarnation, et qu'il communique à ce Corps mystique » (p. 175). « L'Eglise est le corps mystérieux ou mystique constitué par la multitude de ces copies du Christ que sont les baptisés. Le Christ et l'Eglise ne sont pas deux réalités mais un seul mystère sous deux aspects, comme la tête et le corps d'un homme ne sont pas deux réalités mais deux parties d'un tout qui tirent leur sens de leur corrélation. L'Eglise est donc sortie du Christ comme la copie sort de son modèle ; elle est continuation du mystère de l'Incarnation » (p. 176). Or, le mariage signifie l'union du Fils de Dieu avec l'humanité. « Le mariage chrétien est le signe sensible de cette réalité invisible qu'est l'Incarnation de Dieu dans la chair humaine ainsi que de l'Incarnation de la grâce du Christ dans tous et chacun des chrétiens au sein d'une union que seule la Foi nous permet d'affirmer. C'est de cela que parle saint Paul quand il

désigne le mari comme chef ou tête et la femme comme corps ; il ne fait pas allusion à un contexte social mais à un contexte de vie divine. Quand il parle de soumission, de révérence de la part de la femme envers le mari, là encore, il est dans un contexte de mystère de vie et non pas dans une réalité purement sociale. Le mari est chef ou tête de sa femme parce qu'il doit être pour elle un principe de sanctification, une source d'amour » (p. 176). Celui qui lirait dans ce texte de saint Paul une référence à une prétendue supériorité ou infériorité d'ordre social ou de quelque autre ordre que ce soit, n'aurait rien compris au texte sacré.

L'Amour conjugal et la conquête de la liberté

Où situer la liberté de l'homme, après ce que nous venons de dire, et quel rôle joue-t-elle dans le mariage-sacrement ? Eh bien ! elle se situe au cœur même de la vie conjugale ; son rôle est essentiel, et pour la constitution de l'union conjugale et pour son développement. « La liberté humaine est nécessaire non seulement pour l'existence de ce mystère, mais aussi pour son développement ». On s'imagine qu'une fois le sacrement reçu, la grâce de ce mystère va fonctionner automatiquement et indépendamment de nos consciences. C'est, au contraire, par la répétition constante de ce choix, en vertu duquel le sacrement existe, répétition faite tous les jours et plusieurs fois par jour, que ce mystère d'amour va progresser et atteindre les dimensions auxquelles la Providence l'appelle. De ces choix successifs et constamment répétés dépend le succès de cette aventure, qui d'un mystère d'amour pourrait devenir une caricature de l'union du Christ et de l'Eglise » (pp. 181-182). La clé du progrès dans la vie conjugale consiste donc dans le choix librement répété du conjoint, choix de la même personne, et formulé avec la même liberté et spontanéité que le premier « oui » constitutif du sacrement. « Mais ce choix constant et répété exige une conscience quotidienne du contexte surnaturel de la vocation au mariage et ne permet pas de se demander : Aurais-je dû me marier ? Pourquoi Dieu n'a-t-il pas permis que je rencontre cet homme ou cette femme avant mon mariage ? » (pp. 182-183). Comme il n'y a

pas de hasard, puisque tout sans exception est soumis à la Providence divine, « il faut se dire que la Providence a joué son rôle et que cette union a été voulue par son amour. Il ne faut pas penser au passé mais au présent » (p 183). La confiance absolue que leur choix respectif est le fruit de l'œuvre de Dieu rend seule possible ce choix perpétuellement renouvelé que nous appelons *la fidélité conjugale.* Dans ce contexte de surnature, les relations conjugales elles-mêmes deviennent un signe d'amour et l'expression extérieure d'un don mutuel. Cependant, notre liberté est le centre de ce mystère d'amour. Dieu ne nous force pas, il nous appelle. Nous pouvons répondre librement à cet appel ou nous pouvons nous y refuser. Libre à nous de devenir des procréateurs avec Dieu, ou de contrecarrer les desseins divins. « Si donc la liberté humaine a une telle puissance de transformation sur toute l'aventure humaine, à fortiori, lorsqu'il s'agit de la vocation providentielle de l'amour conjugal chrétien, la liberté personnelle est de première importance, et c'est d'elle que dépend la réalisation ou la défiguration de ce mystère d'amour » (p. 184).

Comment se manifeste *le mystère de l'amour conjugal* dans la vie quotidienne des conjoints ? En référence à la parabole des talents, on peut affirmer que l'amour capital confié aux époux chrétiens, sera doublé. Comment cela ? C'est que la loi d'économie dans l'ordre des biens spirituels est exactement à l'inverse de celle des biens matériels. Plus on dépense de biens matériels, moins on en possède, alors que plus on donne dans le domaine spirituel, plus on en reçoit. Par le don de la vie du Christ une multitude d'enfants de Dieu sont nés, et en renonçant à leur égoïsme respectif par le don de soi, les époux chrétiens deviennent eux-mêmes plus riches puisqu'ils multiplient les images de Dieu dans le monde. Le dépassement de l'égoïsme est la clé du bonheur conjugal. « Etre à l'image de Dieu ne signifie donc pas autre chose que d'aimer non pas pour être aimé mais pour donner » (p.187). L'amour conjugal ainsi vécu produit quatre fruits dans l'âme des époux. a) Tout d'abord, *cet amour édifie* (I Cor., VIII, 1-2), ce qui veut dire que les époux se construisent mutuellement, non pour se rendre semblables, mais pour

devenir de plus en plus homme et de plus en plus femme, puisque tout l'être des deux époux est diversifié par leur différence sexuelle. Or, édifier veut dire bâtir en partant des fondements, et, pour le chrétien il n'y a qu'un seul fondement digne de ce nom : le Christ. Nous rejoignons ainsi saint Paul disant que l'époux doit être pour la femme ce qu'est le Christ pour l'Eglise, et vice versa. « Il en est de même pour l'homme quand il s'agit d'édifier sa femme : il faut qu'il aille au-delà des apparences extérieures, au-delà de ce qu'il y a d'humain pour retrouver chez elle les seules réalités qui ne peuvent périr. Elle est son corps mystique comme l'Eglise est le corps mystique du Christ. Vous me direz que cela est inhumain. Je vous répondrai que cela est plutôt surhumain, et que ce surhumain vous n'avez pas à l'acquérir puisqu'il vous a été donné dans et par ce sacrement de mariage dont vous êtes les ministres. La seule chose que nous avons à faire c'est d'y penser et surtout de l'utiliser, comme nous en avertit le Christ. Il faut mettre à profit ce don, si nous voulons réellement édifier » (p. 188). b) *La paix* est un autre fruit de l'amour conjugal. Celle-ci n'est pas seulement une absence de discorde, mais d'abord et avant tout une unification ; la paix est une « concorde » à l'intérieur de soi-même. A l'inverse de l'égoïsme, la paix, fruit de cet amour véritable de soi, est aussi l'origine de notre paix avec les autres. Nul ne peut donner ce qu'il n'a pas, et pour demeurer en paix avec les autres, nous devons tout d'abord nous constituer en paix avec nous-mêmes. c) Le mariage chrétien se construit dans la *joie*, non pas le plaisir qui est d'ordre sensible, mais la joie qui est d'ordre spirituel. d) Enfin « Qu'arrive-t-il lorsque l'un ou l'autre des époux ne parvient pas à cette paix et à cette joie ? Sont-elles détruites chez l'autre ? Non, mais alors elles doivent s'accompagner d'un autre fruit de l'amour, celui que l'on appelle *miséricorde*. Loin de céder à la tristesse, de se changer en amertume et en récrimination, la charité conjugale doit ici se transformer en compassion. Elle doit souffrir avec celui qui souffre, non en se faisant complice du coupable, *i.e.* en devenant pécheur comme lui, mais en expiant pour lui et en priant pour sa conversion » (p. 189).

La dernière conférence sur le mariage fut centrée sur un thème biblique : le foyer chrétien est une petite Eglise. Loin d'être essentiellement un remède à la concupiscence et un refuge pour les chrétiens faibles, le foyer chrétien est d'abord le lieu par excellence où des images de Dieu sont mises au monde. Son but est de fournir à l'Eglise et à son Chef, de futurs enfants de Dieu, et de les éduquer de façon à préparer des adultes humains et chrétiens.

C. M.

Y avez-vous pensé ?

Déjà vous voyez venir Noël et ses cadeaux ?
Avez-vous pensé offrir en cadeau

LA REVUE DOMINICAINE?

Vous n'avez qu'à nous envoyer dès maintenant les noms et adresses de ces personnes que vous désirez abonner ainsi que le montant requis :

3 personnes abonnées durant une année : $14.00

5 personnes abonnées durant une année : $20.00

Pour Noël nous leur enverrons une carte de souhaits
en votre nom.

S. V. P. vous adresser à :
LA REVUE DOMINICAINE
5375, Av. Notre-Dame de Grâce
Montréal-28, P. Q.

Promenade à travers Le Cimetière marin

Je rencontrai Quærens me demandant : « Que pensez-vous du *Cimetière marin* ? »

— N'oubliez pas, lui dis-je, que son poète était grand mathématicien. Alors permettez-moi de répondre : je pense trois divisions de huit strophes, et je m'y résume.

1) Contemplation de la lumière et de la paix à peine troublée par l'arrière-pensée de sa limite.

2) L'idée de sa caducité l'enveloppe d'abord et par degrés va finir par imprégner tout son être et toute sa substance. Il y a là des strophes uniques, par l'éclat de leur beauté.

3) Je subdivise le dernier groupe en deux fois quatre. Et ça fait d'abord quatre strophes (pas catastrophes, prononcez bien), où il admet toutes les voix qui lui disent : non, non, tu n'es pas immortel, pas même en littérature, car c'est là une maigreur et tu seras mangé par les vers.

Et les quatre finales : il secoue cette pensée et s'accommode d'une solution toute primitive : un bain de mer. Sans doute une chose excellente ; cependant il n'y a pas que ça. Mais pourquoi ne pas vivre dans l'air avec la même détente qu'on réussit si bien dans l'eau ? Il suffit de baigner dans une présence, de s'immerger dans la Trinité qui nous porte : Gloire soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Naturellement c'est d'un autre ordre.

— A tel point que vous devriez dire surnaturellement, ajouta Quærens.

— En tout cas, votre *Cimetière marin*, mon cher, reste à mes yeux le plus beau poème que je connaisse à la langue française du XXe siècle. Je cherche encore le commentaire qu'en fit et qu'en publia Gustave Cohen. Car en accédant à une authentique poésie l'âme peut y trouver un tremplin pour la prière et pour le respect des choses les plus sacrées, comme le silence, la douceur de la contemplation, l'adoration.

— Oh ! mais alors il faudra expliciter. Ressusciter Mozart ou le *Petit Prince*, belle idée qu'on rencontre ! Mais ça veut dire pratiquement quoi ? Autrement vous nous faites des préambules, mais vous n'éclairez pas grand-chose.

— Ça veut dire la sainteté. L'univers de la charité. La miséricorde envers tous les hommes en voyant les saints qu'ils peuvent devenir.

— Ah ! je vois, des propositions de sainteté. Alors des saints, vous en avez connu ?

J'en ai rencontré plusieurs. Sans engager la sainte Eglise ni mes frères en saint Dominique, je mentionnerai le saint Père Bibaud. Je l'ai connu déjà âgé, chauve et courbé. Mais quelle jeunesse intérieure ! S'était lentement formé dans son cœur, autour du mot miséricorde, un flot d'images imitatrices de l'absolue perfection. Elle s'exprimait le plus souvent dans la lumière du regard ou la souplesse condescendante des gestes les plus précis, comme les mots oui et non. C'était une joie indicible d'assister à l'évolution de cette lumière de l'infini...

— Adieu, me dit-il, on en reparlera.

— Un moment, lui dis-je. Je voudrais vous quitter dans l'atmosphère de poésie qui était la vôtre. Tout simplement à votre Valéry, je préfère encore François Villon. Bien qu'il soit aussi grand philosophe du néant et goûte l'angoisse de la mort, il ne fait pas profession d'athéisme, mais il fait se rejoindre ses doigts pour la prière. Ouvrez-moi vos oreilles :

Vous portâtes, digne Vierge, princesse,
Jésus régnant, qui n'a ni fin ni cesse.
Le Tout-Puissant, prenant notre faiblesse...
Prince Jésus, qui sur tous as maistrie,
Garde qu'Enfer n'ait de nous Seigneurie.

L'esthétisme, au lieu de se complaire en lui-même, peut tracer des boulevards vers Dieu. Il le fait toujours, de plus ou moins loin, mais il a le droit d'être explicite et de vouloir consciemment ce qu'il fait.

Le mérite du langage qui pointe vers Dieu est de pratiquer des issues vers Lui, à travers notre parler de chaque jour. Laisser au moins quelques fenêtres ouvertes est ici une élémentaire prudence, car la limite de notre verbiage est totale devant l'infini.

De sorte que le pèlerin terrestre après effort s'interrogera toujours (les six premiers vers sont de Ronsard) :

Comme un qui prend une coupe,
Seul honneur de son trésor,
Et de rang verse à la troupe
Du vin qui rit dedans l'or,
Ainsi, versant la rosée
Dont ma langue est arrosée,
Dieu d'amour ô Trinité,
Ton enfant t'a-t-il chanté ?

Cette interrogation ne minimise pas les valeurs intellectuelles. Au contraire elle s'appuie sur elles, pour habiter si possible le halo qui se crée au-delà de la grande netteté des limites, lorsque commencent les plages de l'infini...

Arcade-M. Monette, O. P.

La Maison Montmorency
Novembre 1959

Rina Lasnier et le tribut à l'expérience de l'amour toujours nouveau

Il y a quelques années, à une époque où je ne connaissais de Rina Lasnier que son nom et *Escales*, j'avais tenté cette enquête délicate sur un point de son œuvre.

La matière soumise à l'analyse était étrangement dispersée, l'angle de vision étroit, les possibilités de mésinterprétation multiples. On l'aperçoit maintenant assez...

Relisant aujourd'hui ces lignes restées inédites, je me demande si elles n'intéresseraient personne et les soumets, à titre de fantaisie et de pure intuition, à tous les amis de notre poète.

* * *

Je tire donc d'*Escales*, avec le sans-gêne de l'homme de la rue fixant les montres des grands magasins, la fable d'une certaine expérience de l'amour réduite, par le métier d'un grand artiste

En larmes plus transfigurantes que le feu [1].

Expérience d'un amour noir, désespéré, sans issue, qu'un autre aurait pu laisser tourner en pur ressentiment, mais qu'un grand artiste a su convertir en une substance humaine impérissable :

Que la pierre cesse de se durcir pour être pure
Et redevienne, sous le souffle, une nourriture ! [2]

* * *

Cet amour même est l'*escale*, pour laquelle on a sacrifié momentanément la solitude d'une altitude farouchement gardée, pour l'appel des battures en fêtes et l'arroi des émerveillements :

J'ai oublié la hauteur et ses gradins nus,
L'élargissement de ses voies sans affût

1. *Escales*, p. 12.
2. *Le vent*, p. 39.

Pour éprouver le poids de vos amours brèves,
Comme une cime qui prend le joug de la neige.
Les paupières vidées des soleils abaissés
Par mes altitudes plus aiguës que la flèche,
J'ai touché la pierre où l'homme assis dessèche
Son ombre stagnante comme les nuits borées[3].

* * *

L'espérance de cet amour, comme de tout amour, est que l'âme en sortira agrandie, élargie :

J'ai entendu le cri de mon Goéland Noir,
C'est vers cette île à la dérive des mondes
Que j'élargirai mon âme jusqu'au soir ![4]

* * *

O douceur, de ne plus s'appartenir, d'être arraché à soi-même, de devenir proie et possession, dans tout ce que l'on a et tout ce que l'on est :

Je serai à genoux dans ma robe comme l'eau
Et tu ne verras pas que je tremble de toi ;
Mon âme prise à ton image au fond de l'eau
Et tu emportes mon baiser comme une proie...[5]

* * *

Douceur d'envahir l'autre, et de lui dérober ses secrets :

A quoi bon cet amour lointain
Cette attente sur mes paupières,
Si, n'ouvrant mes yeux sur les tiens,
Je n'y devance la lumière ![6]

---

3. *Ecales*, pp. 11-12.
4. *Escales*, p. 13.
5. *Au bord de l'eau*, p. 110.
6. *Nuit... et Jour*, p. 111.

Douceur, âme à âme, de se fixer dans une clarté plus éblouissante que le jour :

Nos regards sont plus clairs que la paroi du jour.
Nous voici âme à âme, fixant dans la clarté
Cet instant de notre consommation, ô Dieux !
Comme entre vos souffles extrêmes l'ange-feu... [7]

* * *

Absence du temps dissous en éternité
Opulence du don scellé de pauvreté ;
Mirages achevés touche à touche
Sources nocturnes lustrant les bouches.
Ile où se brise l'immensité de la mer
Coquillage d'où jaillit l'amour solitaire
Alvéole de suavité où frémit
Au centre de la douceur le dard de l'Esprit ! [8]

* * *

Douceur, enfin, de se découvrir soi-même, pour s'être vu dans le miroir d'autrui :

C'est de ta nuit que surgit l'aube originelle,
Toi seul nous ramènes de nos regards de proie
A ces regards nus où soudain l'âme se voit ! [9]

* * *

Mes ces promesses, l'amour ne les tient pas toutes, ni toutes pour longtemps. Une première menace plane sur lui, inexorable : celle du temps qui fuit :

Alouette ! alouette ! avons-nous le temps d'aimer
Et dans le miel des blés de combler nos amours ? [10]

---

7. *Regards*, p. 93.
8. *Baiser*, p. 23.
9. *Frère noir*, p. 45.
10. *L'alouette*, p. 36.

Si tu ne vois pas que tes deux bras tendus
Sont une croix d'ombre sur notre sort,
Si tu ne sais pas que deux souffles perdus
Sont un seul baiser épousant la mort,
Sur ce brasier de cendres, fixe-moi ! [11]

* * *

Planent aussi, toujours présents, les tourments ordinaires de l'amour, ceux qui font qu'on ne sait plus s'il est charme ou cruauté :

J'avais un grand arbre vert
Où se dénouait la fleur de mon enfance,
Pour quel printemps, pour quelle abeille ?
Pour quelle joie, pour quelle souffrance ? [12]

* * *

Tourments des longues absences, et de l'attente :

Et la neige attardée aux étoiles
Avec son éclat désespère le petit bois... [13]

* * *

Ton absence m'est toujours une vigile
Qui fait mes mains trop tristes et fragiles
Pour cueillir les fleurs et toucher ton retour [14].

* * *

Tourments des craintes et des fuites soudaines par où l'aimé peut se dérober :

Ah ! si tu refuses la tendre pitié
Tu trouveras le pain de l'amour
Séché comme une pierre sans source [15].

11. *Si tu sais*, p. 84.
12. *L'arbre*, p. 18.
13. *Avant-neige*, p. 24.
14. *Exil*, p. 37.
15. *La pitié*, p. 73.

Il y a un fantôme dans ta voix
Petite âme d'avant la contrainte,
C'est avec elle que je chante à deux voix
Très loin, très seule au cœur de ma peine... [16]

* * *

Tourments, au sein même de l'amour, de découvrir qu'il est, le signe et la preuve que l'on n'est point à soi seul son bonheur :

Toi qui ne sais pas que le ciel est un rempart
Et l'amour, le triste masque de l'absence ! [17]

* * *

de découvrir aussi, pour semblables que l'on soit, et désireux d'exister ensemble, que l'on est et restera toujours étranger par tout le mystère de sa personne et de son destin :

Par le seul désir de durer ensemble
Nous sommes à l'image l'un de l'autre...
Par toute l'âme sans ressemblance
Nous sommes étrangers l'un à l'autre [18].

* * *

Nous cherchions notre amour dans la gloire du jour
Et nous avons touché la nuit des astres séparés [19].

dissemblance telle qu'elle donne à ceux qui s'aiment certains jours l'impression d'être, l'un en face de l'autre, comme des aveugles qui pitoyablement gesticulent et ne se comprennent point :

O mon frère aveugle, avec tes deux mains tendues... [20]

---

16. *Le fantôme,* p. 87.
17. *L'ange,* p. 54.
18. *Ensemble,* p. 38.
19. *Nocturne,* p. 35.
20. *Frère noir,* p. 45.

Face à face, avec des gestes et des airs
Que désavouerait un seul regard de lumière,
Ils tendent des amitiés du bout des mains
Et tâtent leur âme heurtée de courants marins [21].

* * *

Plus superficiels, amers pourtant, les tourments nés aussi de certaines incompréhensions du milieu, voire de l'envie et de la jalousie :

Ils n'ont pu supporter la splendeur de l'amour
élevé par-dessus la pureté du jour ! [22]

* * *

Il suffit...
D'un hallier pour étouffer le frère
D'un sein fermé pour haïr l'enfant... [23]

* * *

Nous avons haï son vol dépaysé
Et l'effroi du rite originel
Et si peu de distance du soleil ! [24]

* * *

Ils n'ont pas su diviser l'or
De la clarté, pour le toucher
Sous les larmes, comme un trésor,
Aveugles nés de leur péché [25]

* * *

Ils n'ont pas voulu entendre la clameur
Des eaux vives au rocher rassasié ;

---

21. *Les deux aveugles*, p. 120.
22. *Passion*, p. 82.
23. *Il suffit*, p. 83.
24. *Abeille et Reine*, p. 107.
25. *Aveugle*, p. 105.

Ils ont laissé mourir le troupeau de leur cœur
Sur les sables de leur incrédulité [26].

* * *

Mais le plus grand tourment de cet amour est, sans contredit, d'être sans issue ; pour des raisons que l'auteur n'a pas exprimées, après l'escale passagère, il faut reprendre le trajet solitaire dans les hauteurs imperméables :

Reprenons le voyage icarien et radieux
Toujours puni de gloire et comblé de douleur,
Que notre aile brûlée de nouvelles profondeurs
Referme sur soi la blessure des dieux... [27]

* * *

Il n'y a plus rien entre mon amour et moi,
Rien que ce crépitement de mort et de joie,
Ces étincelles entrecroisées des regards,
Le seul baiser d'or qui n'éteigne point la flamme [28]

* * *

D'où cette pointe de désespoir et de tristesse partout latente, même aux instants de ravissement :

Remontons vers l'entre-jour des ciels à venir
O cher Compagnon de la première blessure,
Joignons nos âmes dans la nudité de mourir
Et de n'être à l'amour qu'une fuite pure ! [29]

* * *

Femme, mûrissez-nous cette mort
Des pivoines au cœur amoncelé...

---

26. *Les sourds*, p. 56.
27. *Escales*, p. 15.
28. *Le baiser d'or*, p. 123.
29. *Aube*, p. 53.

O verte vie et méprise d'aimer
Epure de l'âme inachevée... [30]

* * *

Par la nuit qui tient le soir et l'aube
Nous sommes l'amour sans délivrance [31].

* * *

Nous nous sommes ensemble perdus dans la montagne
Avec les fiancés séparés dès l'amour... [32]

* * *

Ainsi il semblerait que rien, ou presque, ne doive survivre de ce qui fut un temps comme la plénitude de la vie :

Ce sera le temps des lilas fondus de deuil
Quand ils ont fini de tenir à la feuille
Je joindrai mes mains affranchies de fleurs
Pour couvrir enfin l'oiseau mort de mon cœur [33].

* * *

L'arbre un moment animé par le troupeau des oiseaux d'amour se retrouve maintenant déserté et désert :

Les oiseaux qui ne se mêlent qu'à la lumière
L'ont suivie en sa fuite de flammes ;
Et l'arbre qui voulait donner son âme
L'a perdue sous le soir fuyant des ailes [34].

* * *

Un vent disperseur est passé :

Venu pour interroger toutes nos lourdeurs
Et gauler la pulpe durcie de nos sécurités...

---

30. *Pivoines*, p. 98.
31. *Ensemble*, p. 38.
32. *La montagne*, p. 109.
33. *Lilas*, p. 26.
34. *Les oiseaux*, p. 124.

Tourbillon qui vient rendre chaque chose étrangère
Ou séparée, comme le frère au frère
Après la haine ou la prodigue absence [35].

* * *

Seul tremblote au fond du cœur, humble falot
Ton regard myosotis dans la nuit du souvenir [36].

* * *

Mais, à l'instant précis où le drame paraît prendre fin, il se déplace soudainement, et par un bond prodigieux renaît dans une sphère plus haute, où se joue non plus seulement le destin d'un amour, mais celui de l'Amour même. Du moins est-ce ainsi que nous inclinons à interpréter les trois grandes figures qui donnent à la seconde partie du recueil un cachet si mystérieux : Eve, Pan et Psyché.

Il y a lieu de croire que l'épreuve d'amour dont nous avons assez parlé avait entraîné de soi une rupture entre l'âme et Dieu :

Ah ! pour combien de nocturnes années
Marie, avons-nous cessé de jouer
Devant le chaos et devant le Père,
Quand vous étiez la sagesse sans glaive,
Et moi, une danseuse sans vervelle [37].

* * *

rupture dont le récit de la chute originelle porte le symbole, incarné dans Eve :

J'ai détruit la légende et la durable enfance
Que nous habitions comme une cage de cristal
Suspendue aux colonnes d'innocence ;
J'ai détruit l'immense jeu dominical...

---

35. *Le vent*, p. 39.
36. *Myosotis*, p. 75.
37. *Parasélène*, p. 58.

Car j'ai détourné l'âme secrète des causes
De cette alliance muette avec l'amour... [38]

* * *

Je suis un fleuve desséché de sa légende... [39]

* * *

et dont les conséquences sont d'une égale gravité :

Mon visage n'est plus qu'une confusion de larmes
Et mon péché m'est pour toujours donné à boire...
J'ai refusé l'accord et le témoignage
Que j'aille donc enfanter sur la pierre du pâturage ! [40]

* * *

O doux Compagnon, ô parfait de Dieu,
Pourquoi m'as-tu appelée sous ton aisselle
Comme une ombre où fuir le soleil
Et rassembler ta joie en un plus bas lieu ?
Pourquoi m'as-tu accablée de ta similitude
Pour consommer en moi ta solitaire béatitude ? [41]

* * *

Lors, comment poursuivre, après la chute, sa destinée terrestre ? Faut-il consentir à la rupture, et ne plus chercher sa voie qu'au sein d'un monde où Dieu n'a plus sa place ? La solution n'est pas écartée d'emblée. Des invocations au dieu Pan donnent à penser que l'on pourrait attendre de la seule nature le remède aux maux présents, et l'oubli de l'ancien état de grâce :

Laisse-moi fuir, ô Pan, de cette fuite
Vive comme l'aile de l'eau sur la pierre ;
Laisse s'enfuir ce sang déjà panique,

38. *Eve*, p. 65.
39. *Eve*, p. 68.
40. *Eve*, p. 67.
41. *Eve*, p. 70.

Cette cheville moins pure sur l'herbe...
O grand dieu tonnant d'amour et de haine,
Ne broie point cette écorce virginale,
C'est assez de cette sève musicale
Pour m'emmêler à ton âme païenne ! [42]

* * *

On pourrait, comme l'épinette bleue, se contenter d'employer son art à chanter un univers paganisé, où le Créateur ne serait plus, je suppose, qu'un Zeus distant et mythique :

Tandis que l'aube s'incline
Je prépare l'offrande païenne.
Seule et moite encore du bleu de la nuit,
Les bras tendus vers les portes orientales
Dressée dans l'attente comme un prêtre en surplis,
J'élèverai entre mes doigts jusques au soir
L'hostie énorme du soleil matutinal [43].

* * *

Mais il y a aussi la possibilité du repentir, et d'un retour vers le Père :

O légion de larmes, ô tempêtes de mouettes roulées sur la vague,
O larmes plus sensibles que le myrte et le mimosa...
De quel regard dépeuplé et déparé, ces ailes mouillées,
Ce bris d'ailes et d'eau du dur miroir morcelé
Où l'amour interdit se repense plus bas ? [44]

* * *

Escales contient, en marge de ce cycle de l'amour — et parfois dans son rayonnement — d'autres poèmes, pastels ou sanguines, ayant presque toujours pour thème des descriptions de nature. A eux seuls ils forme-

42. *Surinx*, p. 76.
43. *L'épinette bleue*, p. 29.
44. *Larmes de Psyché*, p. 145.

raient une merveilleuse anthologie, digne d'être illustrée par un maître. Je ne m'y arrête pas, parce qu'ils demanderaient une étude fort élaborée. Rina Lasnier est peut-être le plus parfait poète de la nature que nous ayons.

Je n'ai rien dit de la magnificence du style, de la beauté intarissable des symboles dont l'auteur revêt une pensée si humaine, si profonde. J'aurais cru faire injure à l'intelligence du lecteur en soulignant, même occasionnellement, la qualité des textes cités. Qu'on trouve là-dedans un mauvais vers, et je consens à ce que Rina Lasnier soit rayée de nos lettres. Quand on écrit comme elle, on aurait le droit d'attendre de la faveur publique un château sur la montagne, et sa photo à toutes les pages du journal. Mais nous sommes au pays des hommes et, en Amérique, seuls les sportifs ont droit à pareil honneur.

Jean MEUNIER

Chances de la jeune littérature

Audaces mitigées et révoltes nécessaires

Le roman depuis 1950 n'est pas sans décevoir ceux qui en attendaient des merveilles ; un étrange phénomène d'épuisement a eu lieu ; Balzac et Dostoïevsky, les deux géants du roman « moderne », ont dit le dernier mot des genres qu'ils avaient si magnifiquement créés ; on constate en gros l'équivalent avec Proust, Duhamel, Mauriac, Bernanos, Roger Martin du Gard, Gide, Colette, Jules Romains, Sartre, Hemingway, Steinbeck ; et même ceux qui n'ont fait que quelques romans moins volumineux, tels Malraux, Camus, Kafka, ont, semble-t-il, épuisé leur veine avant la millième page.

Est-ce tellement exagéré de prétendre qu'en dix ans, de 1949 à 1959, il n'y eut qu'un grand romancier français, dont plusieurs même contesteront la validité, et que nous nommons Françoise Sagan ? Je n'oublie pas Gascar, Nimier, Arnaud, Hervé Bazin, Beckett, Butor ; une demi-douzaine qui compte, certes, mais qui compte sur d'autres et après d'autres ; tandis que Sagan, à cause de sa précocité et de sa rude franchise, ne pouvait compter que sur son dépouillement classique, sur la vitalité brutale de ses personnages, sur ses audacieuses faiblesses : l'habileté de l'éditeur et le scandale monté en épingles n'ont fait que hâter un succès qui serait venu de toutes façons couronner un phénomène évident, dans une période relativement vide de la production romanesque.

Cette impression de tranquillité, de résignation, d'étalement, de vide dans le roman des dix dernières années vient surtout du fait que l'état d'esprit général évolue : les gens acceptent maintenant les idées d'absurde, de subjectivité, d'expérience totale, d'amoralité, comme ils doivent accepter les faits bruts de la bombe H, de l'intervention chirurgicale cardiaque, de la réclame monstrueuse, de la politique vicieuse, de la religion organisée sur des bases matérielles solides, de la télévision, des produits plastiques à perte de vue. Littéralement, les hommes sont dé-

passés par les événements qu'ils font naître ; comme l'Apprenti-Sorcier de la fable, ils ne contrôlent plus la portée des coups de leurs baguettes magiques, mais continuent quand même de battre la mesure — une mesure qui transcende leur entendement et leur maîtrise.

Nous vivons une période de transition qui oblige l'écrivain à glorifier le passé, à prévoir l'avenir, à dresser des bilans, pour se rassurer sur l'incertitude angoissante de sa condition ; nous vivons une phase du creux, qui oblige l'écrivain à parler, quand même il n'aurait pas grand-chose à dire ; nous vivons une métamorphose en plein mouvement, qui laisse l'écrivain suspendu en face du témoignage à rendre ; nous vivons peut-être un déclin, mais personne ne peut l'affirmer, ce qui laisse l'écrivain hésitant devant les dernières lueurs à sauver, devant l'aube problématique ; nous vivons des années d'incubation, et les feux ne sauraient tarder à exploser.

D'où viendront les coups ? Qui les porteront ? La jeune génération, qui se cherche souvent avec une dramatique et admirable exigence ? Les récidivistes, plus expérimentés, mais tout aussi dépassés par les événements ? Nous croyons à la nécessité littéraire, à la réponse écrite aux grandes questions humaines ; écrire, c'est tenir à distance les faits, les examiner, les ausculter, les retourner, puis les plier aux exigences humaines, réfléchir sur leurs portées, leurs modalités : les dompter en somme, les apprivoiser, les marquer du signe de l'homme. Ecrire, c'est revenir sur sa parole, c'est maîtriser sa parole, c'est donner à sa parole une dimension de solidité et de profondeur.

L'écrivain devra dépasser les audaces mitigées, devra faire face aux révoltes nécessaires ; telles sont les chances de la jeune littérature. La besogne est immense, le terrain jonché de tentatives avortées, de poteaux-indicateurs trompeurs, de charognes ; à peine quelques petites fleurs, et une grande aube rouge de vigoureuse recherche, de rude exigence. L'heure n'est plus à la littérature bien tournée, aux élucubrations faciles, aux plagiats inutiles : l'écrivain devra pourtant parler pour dire quelque chose, avec lyrisme ; le style est l'homme : l'écrivain devra être homme, et c'est

de cette source que jaillira le style unique et personnel, la parole de feu. Les chances me semblent davantage du côté de la poésie, de l'essai, que du roman, lequel n'en continuera pas moins à distraire un public toujours avide de fiction, par manque de vie intérieure ; mais la littérature dans ses valeurs fondamentales percute au-delà du fictif.

Un climat tempéré...

Situation étrange et énigmatique de la littérature canadienne-française : quelques centaines de personnes qui écrivent plus ou moins régulièrement, quelques milliers qui lisent occasionnellement, parmi les quelques millions de Canadiens de langue française qui résistent tant bien que mal aux pressions effarantes et pressurantes du bloc canadien-anglais et de la masse américaine. Petit noyau manquant d'homogénéité, de solidarité, petit noyau divisé contre lui-même, déchiré de jalousie, de politicaillerie, de tyrannie ; petit bourgeon trop éloigné de sa branche-mère, et qui s'essaie à fleurir encore trop vert ; embryon d'une culture dont la symbiose paradoxale empêche une intégration efficace.

Et pourtant, que de belles audaces, que de coûteuses démarches, que de dures amorces, que de vigoureuses exigences, quand on sait tout le poids d'une hérédité anémique, d'un climat indifférent sinon hostile, des semblants d'accueils, artificiels et trompeurs ; que de courage de la part de ceux qui s'y risquent quand même ; que d'obstination intempestive aux yeux de certains « partis au pouvoir » ; d'un côté la muraille sourde et froide des éditeurs, des critiques, des administrations, de l'autre côté le presque vide d'un public fantôme, fuyant ; entre ces deux banquises négatives, l'homme devant son papier blanc, qui une fois noirci sera refusé, retourné, hachuré, corrigé, ou jeté au panier, et qui ne rapportera rien : parfois même il coûtera de l'argent (ou du moins nombre de démarches, de compromis) à son auteur : sans doute que l'art ne se paie pas en argent (nous en savons quelque chose quand il s'agit de vendre nos écrits... ou d'acheter ceux des étrangers) mais le pain se paie, et les autobus, et le loyer, et le papier, et la machine à écrire, et les timbres-poste, et les coups de téléphone, et tout et tout.

Si la préhistoire de la littérature canadienne-française se confond en contexte médiéval européen avec la préhistoire littéraire française, il y eut dès le début de la colonie américaine restriction artistique, littéraire, à cause des retards dans les moyens de communications, et des intérêts plus pressants des colons : serait-il nécessaire d'ajouter que parmi ces colons se rencontraient nombre d'aventuriers, d'insatisfaits, d'explorateurs, mais très peu d'artistes, d'écrivains, car la mode de l'exil n'avait pas encore cours chez ces gens. Les résonances littéraires canadiennes-françaises accusaient un retard touchant peut-être, mais très « provincial » et un peu ridicule ; toutes les écoles, tous les courants y passèrent : romantisme, parnasse, symbolisme, surréalisme, automatisme, en marge des grandes veines du terroir et du patriotisme.

Ces dernières années toutefois nous pouvons pour la première fois constater une presque simultanéité, le décalage étant réduit à sa plus simple expression, celle du temps de recevoir par avion, par radio, par télévision, par presse affiliée, les échos de Paris, et surtout celle des délais de notre édition, peu portée à la célérité ou au risque. Nous observons le même malaise, la même surproduction (très relative en ce qui nous touche), la même recherche d'une nouvelle zone de vibrations, la même inquiétude verbale au-delà de l'ésotérisme, la même exigence d'auto-critique. Peut-être cette crise actuelle de la littérature européenne nous permettra-t-elle de prendre enfin le pas, de placer notre mot sans un retard nécessaire de dix ans ; ayant rejoint la France dans le temps, la littérature canadienne-française aura à le faire d'une façon plus serrée dans l'espace, maintenant que les distances sont réduites à une base de contacts très facilités. Il ne saurait certes s'agir de préconiser un système de colonialisme, d'admiration béate, de plagiat servile vis-à-vis la production parisienne courante : mais le fait de nos quatre millions de Canadiens français au milieu de ces deux cents millions de gens de langue anglaise, de culture très différente (pas toujours nécessairement inférieure...), le fait de nos quatre millions de *chances* et des quarante millions de *chances* de la République française, le fait du climat général

du domaine de l'édition canadienne-française, ne nous permettent pas de vivre en économie littéraire close, coupée de la production française.

Notre climat littéraire canadien est tout à fait tempéré ; l'édition est prudente, soupçonneuse, plus portée à la réluctance qu'au risque ; la critique (« quand elle aura l'occasion de naître en ce pays », pour reprendre une boutade d'un de la jeune génération), la critique se montre précieuse, infatuée, gueule fine, favorite tout naturellement ce qui se situe dans sa ligne d'action, à l'occasion, et boycotte résolument, quoique souvent de façons habilement perverses, les éclats de ceux qu'elle qualifie de « têtes fortes » ; en ce qui concerne ces « têtes fortes », finalement à peu près la seule catégorie d'écrivains canadiens-français intéressants, sur qui repose la lourde perspective d'un rude combat à livrer, nous observons avec joie et confiance qu'ils se comportent magnifiquement, qu'ils osent de plus en plus, qu'ils gagneront probablement, les expériences et les éclats se multipliant.

Le public, lui, a toujours bon dos ; il consomme, à rythme réduit il est vrai, ce qu'on lui offre : *best-sellers*, classiques, éditions à bon marché, et aussi livres d'art grandioses et périodiques à grand tirage ; il ne peut évidemment s'intéresser du jour au lendemain à fond de train aux expériences poétiques et aux élucubrations (au sens direct, et non péjoratif) de la jeune génération ; d'un autre côté, l'éditeur juge, souvent avec une prudence *trop* judicieuse, le risque trop lourd ; le critique se montre pointilleux, mordant. Le public ne lit pas parce que l'éditeur n'édite pas ; l'éditeur n'édite pas parce que le public ne lit pas ; le critique ne remplit pas sa fonction, ce qui n'arrange rien ; l'écrivain cesse peu à peu d'écrire des choses qui ne seront jamais publiées, du moins telles quelles : nous connaissons cette chanson du cercle vicieux, et nous ne la trouvons pas drôle.

Les chances de la jeune littérature canadienne-française dans ce *climat tempéré*, tellement tempéré qu'il en est insipide, malsain, désœuvrant ? Œuvrer quand même, écrire envers et contre tous, publier le plus possible, et un peu plus : c'est dans ce petit dépassement, cette révolte

profonde, que germe le nouveau climat. Ceux qui écriront dans dix, dans vingt ans, ne comprendront plus nos difficultés actuelles et nous en serons fiers.

L'attente du poète

Tout se passe en littérature comme si on attendait le Messie : nous sentons un vide dans la production des dix dernières années, et malgré nombre de promesses, nombre d'œuvres intéressantes, nombre de nouveaux talents, il y a une belle grande place qui attend patiemment le grand poète de la jeune génération ; plus que jamais pourtant les chances sont favorables.

Les jeunes poètes ont un rude combat à soutenir, un lancinant défi à relever : ils arrivent peut-être trop tard dans un monde où tout a été dit : telle est depuis toujours la situation, et c'est justement le propre du génie d'improviser sur de vieux pensers, d'inventer du neuf en partant de l'accumulé, d'exploser les cadres établis, de bien chercher et de trouver encore mieux.

Aux prises d'abord avec le langage en tant que moyen de communication, d'expression, rebelle et inadéquat, puis avec les mots en tant que matériaux instables et fuyants, le poète tourne ensuite son attention du côté d'un cosmique abîmé aux confins de l'atome en désintégration, du sidéral violé ; du côté de l'homme social écartelé aux trajectoires opposées de théories contradictoires et totalitaires ; du côté de l'homme intime pris de vertige au seuil de son complexe psychologique ; du côté de la mécanique qui broie aveuglément tout ce qui se trouve sur son chemin ; du côté de la technique qui réduit son inventeur en esclavage ; du côté de l'amour éternel toujours semblable ; du côté de celui qui écrit sans trop savoir pour quoi et pour qui...

« Jamais peut-être faire chanter les choses n'a été plus urgente et noble mission à l'homme qu'à cette heure où il est plus profondément humilié, plus entièrement dégradé que jamais » disait Aragon vers 1940 : vingt ans plus tard, le besoin est encore le même, la motivation est quelque

peu déplacée : l'homme d'aujourd'hui n'est pas tellement humilié, dégradé, que perdu, que suspendu dans le vide au-dessus d'un gouffre ; l'homme de 1940 savait la profondeur de son désespoir, la cruauté de sa situation, il était écrasé, oui, mais il savait du moins par qui et pour quoi. L'homme d'aujourd'hui attend tragiquement il ne sait quoi dans une salle déserte, *et seul.*

Le poète, voulant dans un dépouillement magnifique, dans une recherche rigoureuse, toucher le fond du problème, s'en prend énergiquement au mot, qu'il creuse, fouille, projette, filtre, réinvente à de nouvelles coordonnées, décortique, explore, explose, caresse, consomme, consume : le peintre actuel ne traite pas autrement ses couleurs, ni le sculpteur sa matière, ni le musicien ses sons ; une rage d'en avoir le cœur net anime pareillement et aussi violemment nos créateurs contemporains ; ils voudraient tous une fois pour toutes arracher les masques, dépasser les techniques, abandonner les matériaux, atteindre un dépouillement final, métaphysique.

Mais les masques sont leurs propres visages, les techniques sont leurs propres mains, les matériaux leurs propres entités : ils peuvent sans doute se dépouiller de tout, mais non d'eux-mêmes : tu auras beau fuir, et fuir encore, toujours plus loin, tu n'en demeureras pas moins seul avec toi-même, disait Sénèque, je crois ; *fuge teipsum* ; à creuser les mots, le poète retrouve le monde, son monde ; ces huttes, ces cachettes des concepts sont aussi les nids, les chambres des images ; les mots sont des maisons que le poète explore ; au sous-sol, aux fondations, il circule dans le dédale des couloirs étymologiques, il retrouve des trésors de familles, il ouvre des coffrets rouillés aux combinaisons perdues ; c'est le niveau du subconscient, de l'inconscient, le palier du mystérieux médiéval, celui de la salle de tortures, des oubliettes, des tombeaux. Au rez-de-chaussée se trouvent la cuisine, le boudoir, le salon : le mot dans sa défroque ordinaire et triviale, dans ses habits de petites sorties, dans sa livrée des soirées mondaines ; le mot chaussé de godillots, de souliers confortables, de fines chaussures de soie lamée ; le mot courant, mais

dit à des octaves diverses, sur des tons régulier, articulé ou prétentieux : mots de cuisine, de boudoir, de salon.

A l'étage, le mot devient intime, voilé, il se situe à la fois au-delà et en deçà de sa portée courante ; à cause des chambres à coucher, de la bibliothèque, des salles de bain, le mot est moins froid, moins percutant, moins précis, moins tranchant ; à l'ombre des épaisses draperies, sur les chaleureux tapis, au creux des tendres oreillers. Et sous les combles, le mot acquiert des ailes, conquiert sa liberté, part en vadrouille à l'horizon, bel oiseau métaphysique.

Après les élucubrations rutilantes, les ébats cérébraux, l'alchimie intellectuelle, l'acrobatie verbale, le poète sent le besoin de se retremper les mains à sa glaise natale, il tend à reprendre contact avec les choses matérielles organiques, concrètement, physiquement, sensuellement, par épiderme. Besoin d'inventorier le réel, de sonder l'horizon, de manger les fruits, d'ausculter les pierres, de nommer les choses par leurs noms :

Jardin fleuri et potager de ma maison
à l'ombre-silhouette de ton érable rugueux et svelte
tes pommiers en fleurs d'estampes japonaises
jardin-culture d'entrailles labourées
vraies carottes rouges à mordre crues
avec des grains de terre sous les dents
et cette queue de faisan vert-dentelles
vrais choux-cigognes joufflus et nébuleux
avec sept perles de rosée sur vos feuilles
arrachées et mordues à pleines dents
un arc-en-ciel au bout de l'ongle
vrais radis, vraies laitues telles quelles
asperges, échalottes, rhubarbes,
salsifis, persil, épinards de mon enfance
une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept
hirondelles dans le ciel

Cette expérience poétique reconcrétisée est pourtant plus métaphysique que l'alchimie verbo-intellectuelle : en rétablissant le contact physique direct avec l'objet, elle en atteint souvent aussi la profondeur ontologique ; non pas certes l'ontologie de la carotte, mais l'ontologie, dans le jardin potager, de l'homme nommant ainsi la fin de sa vision. Cette phase est de toute évidence transitoire, dans l'attente du poète nouveau qui projettera sur les écrans enfin illuminés de nos consciences vaporeuses sa parole de feu et de joie, son verbe intégrant renouant les éléments disparates et troublés du cosmos actuel.

L'écriture poétique

La poésie, cette enfance retrouvée ; ou mieux, cette dimension vierge, neuve, fraîche, verte, refaite de l'intérieur, de la réalité quotidienne ; version intacte et nouvelle des êtres qui nous entourent ; approche audacieuse d'une entité ombrageuse qui se dérobe à l'emprise de la routine ; approche intégrante et intime du terrible concret par la route secrète qui délivre le mystère.

Il ne faut pas trop rapprocher la poésie de l'enfance : cette dernière est davantage caractérisée par son climat d'inconscience, d'insouciance, de non-compréhension : « Mais ce n'est qu'un enfant : il ne faut pas exiger de ce petit des choses qui dépassent son entendement ! » Remarque juste, qui indique précisément le gouffre séparant à jamais l'enfance authentique (*i.e.*, celle de l'âge, et non celle qui est artificiellement prolongée, surtout en ingénuité) de la poésie vraie ; le poète est un être exceptionnellement lucide, conscient, compréhensif, attentif ; le gouffre s'appelle l'adolescence, cette crise longue et aiguë, lancinante et toujours dramatique, avant tout phase de recherche ; du bambin gentil et espiègle à l'homme mûr et responsable, il y a ce monstre terrible de qui tout peut jaillir.

Le poète est plutôt philosophe pré-logique, primitif de la pensée, qui s'élance dans la clairière vertigineuse du mot dépassé ; il tisse dans le cosmique un réseau de liens, en fait un lieu de contact, de rencontre,

de communion, au-delà des tissus employés, par delà les coordonnées mobilisées : l'essence même de la poétique est justement ce dépassement, cette transcendance, des matières et des techniqus employées (verbales, picturales, musicales). La démarche poétique se situe il est vrai en zone fantaisiste, libre, tout comme l'enfance : mais son inconscience, son insouciance ne sont qu'apparentes ; de fait, nous savons le rôle du subconscient dans la poésie, mais nous sommes au pôle opposé à l'inconscience. C'est un certain aspect de l'enfance que nous retrouvons dans l'expérience poétique, mais il s'agit bien au fond d'une entreprise d'adulte, et même d'adulte à la maturité rendue au-delà de tous les stages dans celle-là.

L'homme, pétri de chair et d'esprit, oscille entre la poussée des forces instinctives et la direction projetée de la conscience ; *animus* trouve ses élucubrations logiques bien sèches et bien vaines quand il prend le temps (mais aujourd'hui, c'est plutôt le temps qui nous prend...) d'écouter chanter *anima*, un soir de disponibilité particulière, de désœuvrement imprévu. Le poète apprivoise les choses ignorées, dédaignées, laissées dans l'ombre : *attentif* d'une façon plus particulière ; attentif ou visionnaire, à qui rien n'échappe des sons, des parfums, des couleurs, des correspondances intimes qui lient les choses et les êtres ; vision verte, jeune, dynamique, lucide, fraîche ; approche amicale des choses et des gens ; sans prétention, ni affectation, ni artifice, ni hermétisme, ni nébulosité, ni tic ; communion. Attentif non pas à transformer le monde, mais à retrouver toute sa présence authentique, et par le fait même la nôtre dans celle-là.

L'écriture poétique du côté matière se ramène aux mots, au langage, et du côté forme, aux signes, au rythme ; nous avons déjà insisté sur les problématiques du mot, du langage ; sous un autre aspect, la poésie peut être vue sous la forme d'une image rythmée (verbale, picturale, musicale) ; l'image nous situe immédiatement en contexte *signé*, chiffré : représentation, évocation, dépassement, dimension de rebondissement, à la fois plus ou moins, toujours autre. C'est dans l'image que les coordon-

nées linguistiques (ou picturales, ou musicales, mais ici nous nous arrêterons aux linguistiques) se nouent en poétique valable. Le mot alors passe le seuil du laboratoire, atteint une triple dimension sonore, rythmique, ontologique qui le catapulte bien au-delà de la technique littéraire, ou plutôt qui le situe en contexte littéraire vraiment authentique, c'est-à-dire poétique ; l'écriture devient ainsi animation du mot, perspective signée sur une base rythmique choisie, et touche la métaphysique par son exigence ontologique ; sans négliger la valeur sonore du mot, ni l'effet rythmique, la poésie au contraire prend ces deux dimensions comme soutien de base à la transcendance métaphysique qui la couronne ; la richesse de la rime occasionnelle, le petit mystère de la consonance, l'affinité qui existe entre certains groupes de mots, l'effet de répétition ou de progression qui engendre l'incantation, l'effet de découpage, de télescopage qui ponctuent efficacement un débit bien scandé ; tout cela intervient dans l'ossature du poème, dans son organisation, dans son architecture, et marque le passage de la technique au style, du procédé à la manière, de la littérature à la poésie ; le rythme n'est pas nécessairement alternance plus ou moins régulière d'accents plus ou moins marqués, il est plutôt le débit même de l'image-mot, son minutage, son ordination, sans aucune trame bien définie et rigide, suivant une loi interne et unique, d'autant plus valable qu'elle est nécessaire, inévitable, qu'elle jaillit d'une exigence vigoureuse.

La poésie en somme réconcilie la sensibilité du poète avec la réalité cosmique et humaine, elle fait le pont entre tel homme et le monde global, concret ; le dernier mot de cet accord ne sera jamais prononcé, et il ne faut pas chercher le poème définitif qui endiguerait l'expression en marche ; chaque fois l'entité humaine répondra autrement au stimulant de la vie ; chaque fois, de cette glaise qu'est le langage, le sel du rythme ponctuera le modelé d'une autre façon, et la lumière ontologique explosera le boisseau, touchera l'homme en son centre même de gravité, en son axe intime et métaphysique. Telle est l'écriture poétique : la transcription du langage humain intégral en images rythmées, l'ordonnance des mots sur un module de dépassement [1].

Guy Robert

1. *Note.* — Ce texte fait partie d'un essai à paraître : *Littérature et plastique.*

Le sens des faits

Hommage au Très Honorable Vincent Massey

L'homme qui vient de quitter Rideau Hall après avoir occupé durant plus de sept ans le poste de Gouverneur Général vivra toujours dans l'esprit et le cœur des Canadiens.

Depuis au-delà de trente ans surtout, le Canada a vu sa dette de gratitude s'accroître envers lui, c'est-à-dire depuis le moment où premier ambassadeur auprès du gouvernement américain — de 1927 à 1930 — il créait dans les cercles diplomatiques de Washington de solides liens de sympathie en faveur de notre pays.

Haut Commissaire à Londres, de 1935 à 1946, Monsieur Vincent Massey a connu, au centre même où il accomplissait sa délicate mission, l'époque tendue de la guerre froide et ces durs moments où les chancelleries étaient aux abois. Et durant les années noires, puis au cours de celles où la victoire se rapprochait progressivement des Alliés, lui et sa distinguée compagne ont partagé courageusement le sort de nos forces expéditionnaires et de l'héroïque peuple anglais, tandis que leurs deux fils étaient sous les armes.

Certes, il convenait que le Canada appelât, en 1952, au poste suprême de Gouverneur Général un homme que ses qualités personnelles, sa culture et son dévouement à son pays désignaient, comme de droit, à cette haute fonction.

La vie, qui m'a fait le grand honneur de collaborer de très près avec lui, m'a permis d'apprécier cet ensemble exceptionnel de dons. De fait, ce que durant son règne tant d'autres Canadiens ont pu admirer chez le châtelain de Rideau Hall, c'est tout d'abord la qualité humaine de sa personnalité. La dignité, la simplicité et l'affabilité naturelles à l'homme racé s'allient chez lui à une parfaite droiture de caractère et à un rare sens social qui se traduit par une condescendance toute faite de bienveillance et de courtoisie et par une générosité dont ses obligés gardent un souvenir ému. Si, sur le plan privé, la générosité de Monsieur Massey s'est voulue aussi discrète que magnanime, sur le plan public elle éclate dans ces collections de tableaux et d'objets d'art qu'il a données libéralement — notamment à la Galerie Nationale du Canada — où se révèlent à la fois son goût éclectique et son amour de l'art canadien.

En agissant ainsi, il ne faisait que suivre une tradition familiale. C'est en effet la famille Massey qui a donné *Massey Hall* à Toronto et, à l'Université de cette même ville, *Hart House*, résidence d'étudiants

dont Monsieur Vincent Massey lui-même inspira les plans. Dans ces deux centres culturels, la fine fleur des artistes de l'univers vient exprimer ce que l'esprit humain a inventé en musique et au théâtre de plus hautement qualifié. Le monde de la scène, auquel la famille Massey a fourni une étoile, a largement bénéficié de l'intérêt que Monsieur Massey lui porte, peut-être en raison du talent qu'il a lui-même pour cet art expressif !

Il est admirable que cet universitaire distingué ait voulu diffuser, en l'institutionalisant ainsi, la culture raffinée qui est la sienne. Brillant étudiant, puis excellent professeur de l'Université de Toronto, il en est demeuré le bienfaiteur et l'ami après l'avoir dignement dirigée à titre de chancelier. Son érudition ne s'est cependant pas confinée à une science particulière ni à une spécialité dans le domaine intellectuel. Monsieur Massey réalise le type achevé de l'humaniste, largement ouvert à toutes les choses de l'esprit. L'humanisme, il s'en est fait d'ailleurs le héraut dans notre pays, soit comme chancelier d'Université, soit comme Gouverneur Général ou dans quelque autre poste qu'il ait occupé. Le célèbre Rapport qui porte désormais son nom glorifie les arts et les humanités, auxquels il assigne une mission formatrice fondamentale. On sent la touche du maître dans le passage suivant : « ... ce n'est pas une broderie que tissent les arts libéraux, mais bien la trame même de l'esprit ». Le gouvernement pouvait-il vraiment donner un meilleur président à une Commission Royale d'enquête sur l'avancement des Arts, Lettres et Sciences au Canada ?

Par goûts personnels, Monsieur Massey s'intéresse particulièrement au théâtre, à la littérature et à la peinture. Ce qui a poussé ce mécène à l'acquisition puis au don d'œuvres de nos artistes, c'est une autre qualité qui lui est aussi bien personnelle : un sain canadianisme. Cela, il le personnifie. Combien de fois n'a-t-il pas souhaité à ses compatriotes pleine union dans la diversité ! Combien de fois lui ai-je entendu dire qu'il désirait que son pays ait un visage bien à lui ! Idéalement situé à cause de sa double culture, anglaise et française, pour estimer ce que doit être le Canada placé au carrefour de deux courants d'humanisme, il a souhaité que le talent, chez nous, dégage de ces influences un art et une littérature bien autonomes, assez forts pour que le visage du Canada se reconnaisse désormais à ses traits uniques.

Cette pensée, il l'a magistralement développée sur le plan politique dans son livre : « On being Canadian ». On y retrace, en plus d'un profond sens de l'histoire, sa longue expérience de plénipotentiaire délégué à tant de colloques internationaux. C'est dans cette perspective qu'il voit la vocation canadienne.

Rien n'est touchant comme l'expression de l'âme populaire. Elle s'est manifestée lors du départ du châtelain de Rideau Hall par ces innombrables lettres et télégrammes qui ne portaient qu'un mot : merci Monsieur Massey !

A leur tour les Dominicains, par la voix de leur revue, lui disent aussi : merci !

Georges-Henri Lévesque, O. P.

M. Thomas Maher, président de la Galerie nationale du Canada

Dans le Mémoire qu'elle a présenté à la « Commission royale d'enquête sur l'avancement des Arts, Lettres et Sciences au Canada », la Galerie nationale déclarait : « Une galerie qui se borne à l'acquisition ou à l'exposition est relativement inopérante... à cette activité elle doit adjoindre un programme assez vaste d'éducation populaire et de démonstration » (Rapport de la Com. p. 367).

Conséquemment la célèbre Commission recommanda les améliorations nécessaires à son rayonnement par un personnel suffisant dans un local approprié. A cet effet, un nouvel édifice imposant et simple, dans une architecture fonctionnelle, a été construit et sera inauguré au début de l'année 1960.

Un nouveau président, réputé pour son sens de l'organisation et son esprit ouvert à tous les problèmes de l'heure, vient d'être nommé : M. Thomas Maher, ingénieur forestier. Il s'agit de le voir dans la belle bibliothèque de sa résidence de l'avenue du Parc, Québec, pour comprendre qu'il est beaucoup plus qu'un ingénieur forestier : un homme complet qui dévore la belle littérature anglaise et française, savoure la belle musique, admire la belle peinture. Dans sa maison, tout est simple, bien ordonné mais tout est de qualité. Aussi fait-il bon y vivre. S'il réussit à faire régner le même ordre dans la Galerie nationale, ce sera un franc succès.

Né à Tadoussac, M. Thomas Maher fit son cours classique au Séminaire de Chicoutimi d'où il en sortit B.A. et poursuivit ses études universitaires à Laval. Il fut de longues et nombreuses années professeur à la Faculté des Sciences et s'est acquis le titre de professeur émérite. A deux reprises : 1928-30 et 1952-54, il fut président de l'Asssociation des Ingénieurs Forestiers de la Province de Québec. Fondateur et administrateur de l'hebdomadaire « Le Journal » (1929-31), président du Conseil diocésain des Œuvres de Charité, 1950, membre de la Société des écrivains canadiens, et malgré de nombreuses activités sociales et

politiques, M. Maher n'a jamais cessé de s'intéresser à la forêt canadienne qu'il aime passionnément et d'en dénoncer l'exploitation insensée de nos gouvernants. Ses deux œuvres écrites : *Nos forêts en décadence* et *Pays de Cocagne ou terre de Caïn* et combien d'articles de journaux et de conférences avaient pour thème la forêt canadienne. Le volume qu'il revise présentement et qui sera publié sous peu : *Fascination*, attaque le même thème, sous forme de roman historique, à l'adresse des jeunes.

Mais où M. Maher montra sa supériorité et son sens de l'organisation, ce fut lorsqu'il accepta, sous le Gouvernement Bennett, la vice-présidence de l'ancienne Commission canadienne de la radiodiffusion qui est devenue Radio-Canada. Par son influence et sa diplomatie, il avait réussi à bâtir la section française du réseau national avant la section anglaise. Ce qui lui attira de nombreuses protestations, surtout des provinces de l'Ouest et ce fut probablement la cause de sa démission avant la fin de son mandat. Qu'importe, il avait ouvert la voie et si l'influence française s'est si généreusement maintenue à Radio-Canada, c'est grâce à la chiquenaude initiale que lui donna M. Maher. Mais combien s'en souviennent et lui diront un jour leur gratitude ?

Des ondes sonores d'hier, M. Maher passe aujourd'hui aux ondes en couleurs de notre Galerie nationale que le Gouvernement Diefenbaker vient de lui confier en le nommant président. Nul doute qu'il répondra aux exigences de tous ceux qui ont mis en lui leur confiance. Au nom de la « Revue Dominicaine », nous lui souhaitons plein succès avec nos plus sincères félicitations.

Antonin Lamarche, O. P.

A Québec, avec Mgr de Laval, en octobre 1959

Il convenait de célébrer dignement, civilement et religieusement, le troisième centenaire de l'établissement de la Hiérarchie en Nouvelle-France. Et les organisateurs ont su être à la hauteur de l'événement. L'Eglise et l'Etat, dans un geste fraternel coutumier, ont su donner à ces fêtes un éclat particulier. Le Gouverneur Général du Canada, Son Excellence M. Georges Vanier ; le Lieutenant Gouverneur de la Province, Son Excellence M. Onésime Gagnon ; le Premier Ministre de la Province, l'Honorable Paul Sauvé ; le Maire de la Cité, M. Wilfrid Hamel, assuraient les liens historiques qui ont toujours uni l'Eglise et l'Etat au berceau de la civilisation française en Amérique. Témoignage de gratitude à la Providence, aux missionnaires, aux pionniers, à tous

ceux qui pendant trois siècles ont conduit l'Eglise canadienne à la maturité que le monde admire aujourd'hui.

Parmi toutes les démonstrations religieuses, civiles, artistiques qui convergeaient vers Mgr de Laval par le représentant du Vicaire de Jésus-Christ, le Légat papal, Son Eminence le Cardinal Alfredo Ottaviani, délégué par Sa Sainteté Jean XXIII pour ces Fêtes, il faudrait sans doute signaler la somptuosité des Offices liturgiques à la Basilique, à la Chapelle universitaire et combien d'autres rassemblements que nous omettons volontairement pour nous arrêter au grand spectacle qui contient tous les autres et les résume : Le cortège du Légat et la « Kermesse des anges et des hommes » au Colisée, le soir du 5 octobre. Nous avons vu là toute la puissance du théâtre pour recréer le passé et son climat. 12 000 personnes attendaient depuis 7 h. 30 un cortège qui n'apparaîtra qu'à 9 h. 30 et une « Kermesse » qui ne commencera qu'à 10 h. 45. A Québec, pour être à temps, faut-il arriver deux heures en retard ? Qu'importe, notre patience ou impatience fut amplement récompensée par l'arrivée de cette imposante procession épiscopale, simple et religieuse, qui précédait le Cardinal Légat et l'annonçait. Après l'hommage de la Cité par Son Honneur le Maire Hamel, Son Eminence le Cardinal Léger, orateur de circonstance, sut trouver dans son éloquence les accents les plus propres à faire vibrer le cœur de ses auditeurs. On vit bien que « l'étincelle rayonnante et vivace jaillie au cours des trois derniers siècles du flambeau allumé par Mgr de Laval » n'avait rien perdu de son éclat pour s'être condensé dans le verbe de feu du Cardinal-archevêque de Montréal. Trois siècles d'histoire religieuse et civile, dans un monde qui évolue du bateau à voile à la fusée qui vient de frapper la lune, nous disaient les combats héroïques et les conquêtes de nos aïeux pour implanter l'Eglise de Jésus-Christ sur le sol canadien. Et la « Kermesse des anges et des hommes » vint illustrer, de façon saisissante, les paroles de l'Orateur. Grâce à un texte impeccable du P. Legault et à une mise en scène géniale, ce pageant fermé fut un grand déploiement de tableaux évocateurs des premiers temps de la colonie où Français et Indiens se rencontrèrent. Dans cette chrétienté naissante qui a bu le sang des martyrs, les sueurs des apôtres, des soldats, des paysans, de tous ces missionnaires religieux et laïques qui ont quitté leur pays pour conquérir un monde au Christ, arrive, désigné par Alexandre VII, François de Montmorency de Laval, comme vicaire apostolique de la Nouvelle-France, le 16 juin 1659. C'est une consécration officielle de l'œuvre commencée et à continuer. Dans ce théâtre vivant surviennent, comme des apparitions, les premières religieuses : Ursulines, Hospitalières, et nombre de grandes dames :

Marguerite Bourgeoys, Jeanne Mance... C'est l'Eglise en marche, jamais vaincue, toujours conquérante qui s'édifie sous nos yeux et se confirme avec son premier évêque.

Spectacle somptueux et combien bienfaisant et instructif ! Dans ce noble jeu scénique, notre histoire nous est apparue comme un geste de foi, un cri d'espérance, une conquête de l'amour.

Avec raison on a pu dire : Mgr de Laval est mort, mais il vit encore dans le cœur de son Eglise. Et le Cardinal Légat de s'écrier en nous quittant : « Vous avez écrit une page d'histoire en lettres d'or ».

Cette histoire se continue, avec la collaboration du clergé et du peuple fidèle, sous la direction éclairée, paternelle, prudente du 20e successeur du premier évêque de Québec : Son Excellence le primat de l'Eglise canadienne, Mgr Maurice Roy.

A. Lamarche, O. P.

La visite de M. Khrouchtchev aux Etats-Unis

Le public américain et son gouvernement ont accepté la visite de M. Khrouchtchev afin qu'il puisse observer la réalité américaine sous l'angle différent de la propagande mensongère des Soviets à l'intention du public russe mal informé. Néanmoins des objections pourraient venir à tout esprit critique devant le témoignage de M. Khrouchtchev, quelle que soit son impression ou son opinion sur la productivité américaine. Il a reconnu seulement les succès de l'économie agricole mais il s'est gardé d'observer à quel point cette agriculture produit d'énormes excédents avec un pourcentage extrêmement réduit de main-d'œuvre. Aussi les objections qu'on a pu faire sur l'opportunité de la visite et de ses résultats se maintiennent. On peut les résumer ainsi :

1) Est-ce que M. Khrouchtchev est assez instruit pour comprendre les raisons profondes de la productivité et de la puissance économique des Etats-Unis ? Est-il assez instruit pour connaître et comprendre les tenants et les aboutissants du phénomène américain, c'est-à-dire de la prospérité du pays, effet de la responsabilité individuelle dans le maniement des capitaux et d'une organisation du travail librement consentie ?

2) En supposant l'improbable, que M. Khrouchtchev soit assez instruit ou assez clairvoyant — son esprit retors et pénétrant mis à part — pour comprendre ce qu'il a vu, pourrait-il admettre ouvertement la supériorité du régime américain : celui de la liberté individuelle dans une économie à base contractuelle, sur le régime russe : celui de l'économie dirigée qui ne tient pas compte de l'assentiment du consommateur, sans

qu'il risque de tomber dans un piège ? Dans ce cas n'encourerait-il pas le risque d'être considéré par ses congénères comme un chef indésirable pour finir comme tous les dictateurs, prisonniers d'un régime qui ne permet pas la liberté d'opinion dans ses organes constitutionnels ? Henri IV, roi de France, un des plus grands que la France ait eu, dans un esprit de large conciliation, voulant voir son pays en tête d'une Ligue des Nations chrétiennes, avait bien proclamé que Paris vaut bien une Messe. Mais cela ne l'a pas empêché d'être assassiné. Les conciliateurs n'ont pas la tâche facile.

On pourrait se demander si Khrouchtchev voulait, en tant que dictateur, rendre hommage au régime démocratique et déclarer que le bréviaire marxiste est désuet, pour introduire en Russie l'enseignement des grandes écoles de pensée, celle de saint Thomas d'Aquin qui contient l'Aristotélisme, ou de Montesquieu, l'admirateur de la grandeur romaine, ou de Calvin et J.-J. Rousseau, ces citoyens d'une Genève républicaine. Tous, conjointement, artisans de la démocratie moderne, ne finiraient-ils pas comme tant de dictateurs ? Ils ont mal fini quand ils ont oublié que leur dictature était assise sur une solidarité d'intérêts de classe, de parti ou de clique. Khrouchtchev n'est pas responsable vis-à-vis du peuple russe mais vis-à-vis de son parti qui représente une minorité d'intérêts fermement coalisés et solidaires. Milovan Djilas, le communiste yougoslave, nous a enseigné ce que Staline et Khrouchtchev savaient depuis longtemps, mais cachaient, dépositaires qu'ils étaient de secrets d'Etat que le public ne doit pas connaître. Le secret d'Etat que Djilas a mis à jour, c'est que la hiérarchie communiste jouit d'énormes privilèges qu'il est imprudent de révéler. C'était une grave indiscrétion de la part d'un bénéficiaire du régime. Il en a pâti. Seule la liberté démocratique permet la critique qui juge tout.

Si de telles limitations se dressent au-devant de M. Khrouchtchev, on peut se demander quel bien peut résulter de sa visite aux Etats-Unis ? Peut-être de confirmer les magnats de l'industrie américaine dans leur opinion que M. Khrouchtchev et ses envoyés sont leurs correspondants dans l'économie russe parce que leurs fonctions comme dirigeants de l'industrie sont équivalentes. Les uns ont un avantage en plus : la latitude de négociation des magnats de l'industrie russe est incontestablement plus grande. Pour fixer le prix des produits ils n'ont pas à tenir compte des intérêts et des salaires de leurs ouvriers. Ne seraient-ils donc pas un objet d'envie de la part de leurs correspondants occidentaux ? Cela pourrait les rapprocher davantage, et la politique de la Grande-Bretagne y a mis du sien.

Aussi n'est-il pas étonnant de constater que M. Khrouchtchev cherche un terrain d'entente avec certains magnats de l'industrie occidentale et avec les hommes politiques qui se sentent solidaires des industriels. D'autre part, il est tout aussi naturel qu'entre travailleurs américains et travailleurs russes il n'y ait aucune entente possible. L'Etat russe dont Khrouchtchev est le maître suprême, impose ses décisions, les magnats de l'industrie russe ayant enlevé le droit de grève et de libre disposition de l'ouvrier, il est normal qu'entre ouvriers américains et magnats de l'industrie russe il ne puisse y avoir aucun sentiment de collaboration. M. Reuther, chef important du syndicalisme américain, est par sa fonction, l'adversaire de M. Khrouchtchev, sans quoi il trahirait les intérêts de son groupe. M. Khrouchtchev, par son pouvoir, est à l'antipode d'un représentant des ouvriers américains qui eux bénéficient des largesses du capitalisme libéral, seul régime économique assez élastique pour créer un excédent de production constant à l'avantage des ouvriers.

M. Khrouchtchev a eu l'occasion de faire des réflexions sur les capitalistes américains et le monde ouvrier. Il a pu se rappeler que lors de son voyage en Angleterre en compagnie de Bulganine, il s'entendait mieux avec les conservateurs anglais qu'avec les représentants du Labour Party. Il a poussé la naïveté jusqu'à l'avouer. C'est que M. Khrouchtchev est un bénéficiaire de la *Ruling Class* de Russie. Il veut conserver ce que des années de patience, de labeur, de refoulement aigri, de crimes inavoués et aussi de crimes dévoilés lui ont valu : le gouvernement despotique d'un des plus grands empires du monde. Avec son esprit gouailleur et facétieux, il veut faire oublier la réalité de sa tâche qui est de consolider son pouvoir avec tous les moyens et tous les arguments qu'il peut tirer de ses relations, des circonstances et des événements qui s'offrent à lui, y compris sa visite aux Etats-Unis. Elle compte pour lui en tant qu'elle lui sert de propagande pour son pays.

Mais si cette visite aux Etats-Unis pouvait lui valoir un résultat de plus, il n'en serait que plus heureux. N'est-il pas assez astucieux pour savoir que les forteresses qu'on ne peut conquérir de l'extérieur peuvent être conquises plus facilement en les minant de l'intérieur, en ébranlant le moral et la confiance des adversaires et surtout en mettant en défaut leur vigilance. Le ton d'une partie de la presse américaine ferait croire que cette vigilance est soumise à une dure épreuve.

Est-ce que l'exemple du cheval troyen ne doit pas servir de leçon à tous les défenseurs de la Cité des hommes libres, en leur rappelant que l'histoire de ce cheval de Troie ne doit pas être comprise littéralement. Les anciens Grecs étaient trop astucieux pour se laisser prendre par une

supercherie grossière. Il y a lieu de croire que dans cet épisode du poème d'Homère, il est plutôt question d'un camouflage qui a permis aux adversaires de s'introduire dans la Cité comme propagateurs de démoralisation et, sous des dehors attrayants, de désarmer la vigilance des combattants pour faciliter la conquête par les armes.

R. A. Floresco

St. Bernard College, Ala.
28 septembre 1959

Bousille et les justes

On ne dira jamais assez la puissance qu'un simple surnom peut conférer à un personnage de théâtre. Le surnom élève le personnage au-dessus de ses comparses qui, eux, s'appellent comme tout le monde et se réduisent à la dimension d'un individu. Dans la dernière création de M. Gratien Gélinas, *Bousille* apparaît donc tout de suite comme un type, disons le mot, universel, à côté de cette famille Grenon dont il est la victime. Chacun des autres personnages ne prend sa dimension dramatique que comme membre de la famille, harmoniques analogues de l'autre pôle de la pièce : *Les Justes*.

Les Justes font bloc en face de Bousille, autant pour sauver l'honneur de leur famille, compromis dans une pénible histoire de meurtre, que pour mettre en relief l'univers simple et généreux du petit cousin pauvre qu'ils ont accueilli chez eux. Leur médiocrité, leur attitude dégoûtante n'apparaissent aussi scandaleuses qu'à cause d'une confrontation perpétuelle avec *Bousille*. *Bousille* a l'âme simple de ces pauvres en esprit dont parle la première béatitude. Humilié, offensé, il vit sans le savoir dans cette sorte de charité qui est le gage de toutes les grâces, à l'abri de tous les raisonnements et de toutes les hypocrisies. Attaché à la lettre d'une religion qu'il ne comprend pas, *Boussille* peut se dispenser de cette intelligence même, car il a assumé son triste sort avec une résignation qui est presque de la lucidité. Il est vrai que la prose de M. Gélinas y est pour quelque chose ! Et c'est son attachement même pour ce Dieu qu'il a si bien personnifié dans sa vie qui causera sa mort terrestre : *Bousille* sera blessé à mort par le faux serment que sa fripouille de cousin l'oblige à prononcer au tribunal. Il ne survivra pas à l'idée que Dieu l'a abandonné après sa faute, sans se douter qu'une promesse évangélique lui ouvre toutes grandes les portes du paradis.

Les Justes ne sortiront pas indemnes d'ailleurs, de cette comédie qu'ils ont montée pour sauver un frère qu'ils savent coupable de meurtre.

Et cela d'autant plus qu'ils ne le sauvent que dans leur intérêt personnel. L'un d'eux a un cri déchirant lorsque le Frère Nolasque, caricature vivante de *Bousille*, le remercie à coups de citations évangéliques des bontés que la famille a manifestées pour son grand frère. « C'est ça, frappe à ta force ! », s'écrie Phil Vezeau qui ne peut entendre répéter sans crainte la consolation devenue menace : « Ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens, c'est à moi-même que vous le ferez ». *Les Justes* ont sauvé l'honneur, soit. Mais au prix de quelle injustice ! Et le rideau tombe sur le mensonge flagrant et douloureux que devra être désormais leur existence.

* * *

C'est à dessein que nous avons envisagé la pièce de M. Gélinas à ce point de vue évangélique. Car on parle beaucoup de Dieu dans *Bousille* et *Les Justes*. Les premières répliques pieuses détonnent dans le dialogue comme la messe du dimanche dans une vie de chrétien médiocre. Au milieu d'un texte égrillard et comique à souhait, elles font l'effet d'un autre clavier de ridicule. Ainsi, les rôles du Frère Nolasque et de la mère s'insèrent sans décalage dans le ton général de la pièce. Ils ne rendent que plus manifeste la pauvreté spirituelle de l'entourage de *Bousille*. Mais les dernières répliques « religieuses » produisent l'effet contraire : elles transforment les boutades qui deviennent tragiques sous leur masque comique. Et l'on ne sait plus si l'on doit rire ou pleurer.

Situé aux limites mêmes du tragique et du comique, le drame de *Bousille et les Justes* n'en ressort que plus humain et plus vrai. Plus puissant aussi, de sorte que le spectateur se prend à avoir honte d'avoir tant ri.

Micheline Dumont

Le disque rouge

Il suffit d'avoir un cœur un peu trop grand pour une tête un peu trop petite : c'est déjà le commencement d'une tragédie. Que cette disproportion touche une petite communauté, ici une famille, c'est assez pour nouer un drame où les passions s'exaspèrent dans un décor trop étroit, un décor de fatalité.

Mais la fatalité que présente Pietro Germi dans *Le disque rouge*. n'est pas d'essence surnaturelle ; elle est sociale. Elle encercle des êtres dans un réseau de contraintes d'où ils n'ont aucune chance de sortir. Il y aura toujours la maison de rapport au loyer trop élevé, le syndicat incompréhensif, le cabaret où l'on oublie ses peines en les aggravant, les querelles de ménage, le fils sans travail entraîné dans des affaires louches. la fille imprudente qui attend un enfant...

Ce petit monde, que plusieurs voient sans doute comme une miniature du grand, est dépeint par de rapides touches successives qui, au départ, semblent ne présenter que des liens assez ténus. Mais à mesure que les séquences se déroulent la progression se clarifie et l'on distingue trois niveaux principaux : le monde adulte vu à la loupe de l'enfance, la famille et ses misères, le chef de famille avec son autorité arbitraire. C'est comme si le père et le petit enfant regardaient le noyau familial sans y voir bien clair, l'un agissant, l'autre subissant, tous deux impuissants devant une réalité qui les dépasse.

Des images précises et brutales, sans recherche d'esthétique, donnent aux êtres et aux choses une densité qui les élève au-dessus de leur propre banalité. C'est un aspect de la condition humaine qui apparaît sous ces murs délabrés, ces locomotives, ces étalages de boîtes de conserves et surtout dans ces figures où se lisent toutes les phases de la résignation à l'angoisse et à la révolte. L'enfant y introduit une pointe d'humour, mais pas assez pour effacer la tristesse de l'ensemble.

Pourtant la vie continue et elle mérite bien « deux sous d'espoir ». Ce n'est pas une concession, mais une constatation : malgré l'incompréhension des hommes, que la mère subit avec patience et lucidité, malgré les contraintes sociales, malgré les colères injustes de ces gens trop bouillants, malgré la mort du père (sommeil d'attente plutôt que point final), une force de vie subsiste, un certain équilibre s'établit entre les pressions extérieures et les impératifs du dedans. Mais la vie se dessine dans une perspective d'âpreté plutôt que d'optimisme. S'agit-il de vivre ou seulement d'exister ?

Pietro Gemi a traité avec sobriété et dépouillement cette tranche de vie d'une famille ouvrière. Il a prêté sa figure attachante au père de famille en lui donnant une chaleur humaine qui le rend sympathique jusque dans ses égarements. Car au fond il connaît ses limites : « Un jour, dit-il, on se croit quelqu'un, puis... » Mais c'est dans ses déboires sans malice qu'il est vraiment quelqu'un ; sans le savoir. Un visage d'homme est passé...

La distribution est excellente et la postsynchronisation de première qualité, sauf pour la voix de l'enfant qui manque de naturel. Cela fait paraître un peu alambiquée l'idée de faire de l'enfant une sorte de commentateur-participant du film. On le trouve un peu bavard.

En somme, *Le disque rouge* sort de la moyenne. Il a comme principal défaut de venir après plusieurs films de Rossellini, de Sica, Fellini, etc. L'école réaliste ou néo-réaliste italienne semble un peu limitée dans

le choix de ses thèmes. Après quelque temps on a l'impression du déjà vu. Le film perd de sa force de choc, tout en demeurant du très bon cinéma.

Gilles Marsolais

Chronique des disques

Commençons par un disque français. Il s'agit de quatre œuvres de François Couperin dit le Grand (1668-1733), dont l'art limpide, la sensibilité délicate et la fantaisie spirituelle sont l'image même de ce qu'on appelle l'esprit français. Les œuvres enregistrées ici sont : *La Françoise*, sonate pour flûte, violon, violoncelle et clavecin ; *La Sultane*, sonate pour flûte, violon, alto, violoncelle et clavecin ; le *2e Concert Royal*, pour flûte, violoncelle et clavecin ; le *9e Concert Royal*, « le Portrait de l'Amour », pour violon, violoncelle et clavecin. Les interprètes sont Huguette Fernandez et Robert Gendre, violons ; Robert Boulay, alto ; Jean-Pierre Rampal, flûte ; Etienne Pasquier, violoncelle ; Laurence Boulay, clavecin (Boîte à musique, BAM, LD 049).

Voici un Grand Prix du Disque 1959. Sous le titre de « Les Instruments à vent à l'Ecole de Mannheim » : d'abord, *le Quatuor en Mi bémol majeur*, pour hautbois, clarinette, cor et basson, de Carl Stamitz ; ensuite, *le Trio en Sol majeur*, pour flûte, clarinette et basson, de Ignace Pleyel ; enfin, *le Quintette en Mi mineur*, opus 67, no 2, pour flûte, hautbois, clarinette, cor et basson, de Franz Danzi. Le quintette à vent français comprend J. P. Rampol, flûte, P. Pierlot, hautbois, J. Lancelot, clarinette, G. Coursier, cor et P. Hongne, basson (Pacific, LDP, F 230). Ce disque et le précédent — qui sont d'une rare qualité — sont distribués au Canada par Ed. Archambault, de Montréal.

Bruno Walter, qui continue sa glorieuse carrière à un âge où la plupart des autres chefs d'orchestre sont disparus de la scène, nous donne une remarquable interprétation de la *Symphonie no 5*, en mi mineur, opus 95, dite *Symphonie du Nouveau Monde*, de Dvorak (Columbia, ML 5384).

Les *Schéhérazade* foisonnent sur le marché du disque, surtout depuis quelque temps. Or, l'enregistrement de cette Suite symphonique de Rimsky-Korsakov, que nous présente Léonard Berstein avec la Philharmonie de New-York et John Corigliano comme violon solo, compte parmi les meilleurs (Columbia, ML 5387).

Au début du microsillon, Robert Casadesus, pianiste français, avait enregistré la *Symphonie sur un air montagnard français* pour piano et orchestre, de Vincent d'Indy, et les *Variations Symphoniques*, pour piano et orchestre, de César Franck. Il nous en offre maintenant une excellente

reprise, avec l'Orchestre de Philadelphie dirigé par Eugène Ormandy (Columbia, ML 5388).

Jusqu'ici, la marque « Everest » s'est signalée à la fois par la qualité de ses enregistrements et par la nouveauté de son répertoire. Cela s'applique bien aux trois disques suivants. 1) La *Symphonie no 3*, du compositeur américain Aaron Copland, est jouée par l'Orchestre Symphonique de Londres sous la direction de l'auteur (Everest, LPBR 6018). 2) La *Symphonie no 2* (« Sinfonia India »), la *Symphonie no 1* (« Sinfonia de Antigona ») et la *Symphonie no 4* (« Sinfonia Romantica »), du compositeur mexicain Carlos Chanez, sont exécutées par l'Orchestre Symphonique du Stadium de New-York, sous la direction de l'auteur (Everest, LPBR 6029). 3) Le *Concerto pour piano* « quasi una Fantasia » et le *Concertino pour piano*, du compositeur australien Arthur Benjamin, sont interprétés par le pianiste Lamar Crowson, avec l'Orchestre Symphonique de Londres, sous la direction de l'auteur (Everest, LPBR 6020). Ces disques sont distribués au Canada par la Compagnie Compo, de Lachine.

Sur un même disque, nous trouvons deux œuvres toujours populaires : *Gaîté Parisienne*, d'Offenbach (arrangement de Rosenthal), et *Le Beau Danube*, de Johann Strauss (arrangement de Désormière). La première de ces œuvres dure ici 25 minutes, en comparaison de sa longueur habituelle qui est de 36 minutes environ. Elles sont jouées par l'Orchestre Symphonique de la Radio de Berlin, sous la direction de Paul Strauss (Deutsche Grammophon, DGM 12013).

Sous le titre de « Elizabethan and Jacobean Ayres. Madrigals and Dances », l'ensemble Pro Musica de New-York, sous la direction de Noah Greenberg, a enregistré dix-sept pièces de musique anglaise du 16e siècle, pour voix et instruments. C'est une initiative fort intéressante, qui mérite des éloges (Decca, DL 9406).

Voici un très beau disque de Jean-Sébastien Bach. Il est intitulé : « Bach, Arias for voices and instruments », et il comprend huit arias, extraits de cantates du maître. Ces arias sont merveilleusement rendus par le « Bach Aria Group », où l'on retrouve les noms de Jan Peerce, ténor, Eileen Farrell, soprano, Julius Baker, flûte, Bernard Greenhouse, violoncelle, et cinq autres (Decca, DL 9405).

Dans le domaine de la chansonnette : *Marc Gélinas chante pour toi* 12 chansons, avec des ensembles dirigés par Roger Gravel (RCA Victor, LCP 1015).

Dans la série « Adventures in Sound », sous le titre de *La Belle Epoque*, Patachou chante 18 chansons d'Aristide Bruant, avec Joss Baselli et A. Garaguer et leurs orchestres (Columbia, WL 140).

Dominique VÉRIEUL

L'esprit des livres

Abbé Emile BÉGIN — « François de Laval ». Les Presses Universitaires Laval, Québec, 1959. 20 cm. 222 pages.

Cette biographie du premier évêque de Québec publiée à l'occasion du tricentenaire de son arrivée au Canada nous fait comprendre ce qui lui a valu la réputation de sainteté dont il jouit à sa mort. Non qu'elle soit écrite dans le style panégyrique ; elle est un récit succinct et savoureux, selon l'ordre chronologique, des événements et des activités qui ont rempli la longue carrière de François de Laval, depuis les préparations lointaines jusqu'aux purifications ultimes.

Les matériaux sont empruntés aux documents contemporains les plus significatifs que l'auteur a visiblement étudiés avec une ardente curiosité, relevant tout ce qui était propre à reconstituer le climat de l'époque. Il laisse souvent la parole à son héros, livrant ainsi aux lecteurs des textes d'une admirable simplicité qui révèlent la grandeur d'âme de celui qui les a écrits, sans prévoir qu'ils passeraient à la postérité. Je pense en particulier à sa réaction toute surnaturelle lorsqu'après sa démission comme évêque de Québec il reçoit du roi l'ordre de demeurer en France, (p. 166).

Une fois ce sacrifice généreusement consenti, il obtient la permission de revenir finir ses jours au sein de l'Eglise qu'il a fondée. Mais il va payer cher cette consolation : une série d'épreuves attend celui qu'on appelle désormais Monseigneur l'Ancien. L'attitude de son successeur lui est particulièrement pénible ; à ce propos, l'auteur note très justement : « Dans tous ces faits difficiles à juger, il y a une part de grand mystère qui relève des desseins de Dieu sur ses serviteurs et qui échappe aux investigations de l'histoire » (p. 175).

Cependant, l'histoire racontée avec une érudition discrète nous permet déjà de constater que la vie de François de Laval a été, du commencement à la fin, menée par Dieu pour la sanctification de son serviteur. C'est le mérite de l'auteur de rendre pour ainsi dire transparente cette conduite divine.

La qualité de l'illustration, abondante et suggestive, n'est pas inférieure à celle du texte. Il faut en dire autant de la présentation attrayante qui devrait aider ce livrre à atteindre un vaste public qui ne soupçonne pas tout ce qu'il doit à François de Laval.

J.-M. Parent, O.P.

F. CAYRÉ, A. A. — « Saint Augustin et la vie théologale ». 19 cm. 218 pages. « Textes spirituels de saint Augustin ». 20 cm. 252 pages. Ed. Desclée & Cie, Tournai, Belgique, 1959.

L'auteur est déjà passé maître en histoire de la théologie pour avoir abordé avec art, culture, méthode, les grands écrivains ecclésiastiques qui ont illustré l'Eglise des origines à nos jours. En plus six volumes sur l'Augustinisme, nous montrent ses préférences pour l'évêque d'Hippone.

Le premier volume nous donne une belle introduction : *Saint Thomas d'Aquin et la culture théologique* où « une vraie culture poussée techniquement s'impose à une élite, aux prêtres d'abord, et aussi aux laïcs qui peuvent et veulent associer leur activité à celle du clergé ». Puis vient l'analyse sommaire des grandes divisions où sont signalées les influences augustiniennes. Et l'auteur nous montre, dans une première partie, les principes de vie théologale que saint Augustin a exposés avec une maîtrise qui ravit les siècles.

Dans la seconde partie, le Père Cayré nous décrit les montées augustiniennes de la vie théologale. On y trouve 13 textes sur les voies intérieures : 10 textes sur l'âme religieuse d'Augustin ; 11 textes qui exaltent la Trinité ; 13 textes sur le Christ glorieux ; 10 textes sur la mission du Saint-Esprit ; 12 textes sur les vertus chrétiennes. On a là les plus belles pages de saint Augustin sur les sujets que nous venons d'énumérer. Tout est ordonné et bien conduit.

Le deuxième volume : « Textes spirituels de saint Augustin », par le même procédé, rassemblent les plus belles pages concernant tout particulièrement la vie intérieure du chrétien. On y trouve l'itinéraire du converti, sa prière ardente et son trajet normal pour atteindre la Trinité. Il y a là des pages inestimables, propres à alimenter la méditation du contemplatif. La deuxième partie nous offre des textes philosophiques, c'est-à-dire les éléments essentiels d'une philosophie de l'esprit.

Deux volumes dont on ne dira jamais assez l'importance et l'actualité. On dirait que saint Augustin parle aux hommes de notre temps.

A. L.

G. Fourure — « Les châtiments divins ». Etude historique et doctrinale. Desclée & Cie, Tournai, Belgique, 1959. 23 cm. 370 pages.

La Bibliothèque de Théologie, section morale, nous offre un magistral volume sur un sujet qui a toujours passionné l'Humanité : *Les châtiments divins*. C'est un terme qui revient dans toutes les conversations sérieuses, à l'occasion des guerres, des épidémies, des fléaux, des maladies, des infirmités qui assiègent les hommes. La thèse du malheur-châtiment : des maux pour expier nos fautes n'est plus guère défendue aujourd'hui. Le bon sens du peuple constate que souvent le juste est persécuté, éprouvé alors que le méchant jouit d'une prospérité insolente. A cette question le Sauveur a déjà répondu un jour en guérissant l'aveugle-né que les Juifs rendaient responsable de cette épreuve, par sa faute ou par celle de ses parents. « Ni lui, ni ses parents n'ont péché, mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui » (Jn IX, 3).

On voit déjà toute l'importance de ce livre qui comprend un exposé historique et critique de la question, puis un exposé théologique où l'Ecriture, la Tradition, les faits nous disent les buts visés par Dieu dans la souffrance et fixent notre attitude chrétienne. Uni au Christ, l'homme est

transformé par ses épreuves, se place au pied de la Croix et grandit dans l'amour du Sauveur.

Un grand livre qui répond bien plus à un besoin qu'à une question que les hommes de tous temps se posent. Et voilà la réponse généreuse et lumineuse.

A. L.

L. Richard — « Le Mystère de la Rédemption ». Ed. Desclée & Cie, Tournai, Belgique, 1959. 23 cm. 300 pages.

La Bibliothèque de Théologie, section dogmatique, nous présente en nouvelle édition, « Le Mystère de la Rédemption » par L. Richard, professeur de théologie à la Faculté de Lyon, décédé le 21 décembre 1956. En 1932, il nous offrait « Le dogme de la Rédemption » devenu dans la présente édition « Le Mystère de la Rédemption », selon le terme qu'a employé saint Paul pour désigner le secret de la sagesse de Dieu.

Si l'on a conservé les divisions du livre, selon la première édition, tous les chapitres cependant ont été retouchés pour répondre aux progrès de la théologie, de la patristique et de l'exégèse.

Il importe de signaler le ch. VII « Le Mystère de la Rédemption dans le Protestantisme » où l'auteur sait distinguer ce qui est affirmé et ce qui est nié, tout en laissant le dogme catholique parfaitement indemne.

La première partie de ce livre nous expose la Rédemption dans l'Ecriture et la Tradition ; la deuxième partie en est la synthèse doctrinale. En note (p. 289), on trouve un chapitre intéressant sur les enfants morts sans baptême.

Tous les théologiens en herbe ou en fleur passeront des heures enrichissantes à parcourir ce volume.

A. L.

Michel Reboux — « Demain l'Antarctique ». Collection *Découvertes*. Maison Mame, Tours, France, 1959. 22 cm. 188 pages.

Sur les 14 millions de kilomètres du continent antarctique, onze nations ont entretenu quarante bases scientifiques pendant dix-huit mois, du 1er juillet 1957 au 31 décembre 1958.

L'auteur débute par une description de ce qu'est le continent, terre du froid, des vents, des blizzards, des brouillards inattendus. Il rappelle quelques-uns des plus fameux et tragiques épisodes de la lutte entamée il y a cent cinquante ans par l'homme d'abord pour atteindre le pôle Sud, puis pour éclaircir les mystères scientifiques de l'Antarctique. Il donne une place importante aux Expéditions polaires françaises, non par étroit chauvinisme, mais parce qu'en effet les bases françaises sont en place depuis près de dix ans et que leur technique a servi d'exemple à la plupart des expéditions étrangères. Il faut reconnaître cependant que les motifs des explorateurs ne furent pas toujours désintéressés. Aussi l'ouvrage de Michel

Reboux se complète-t-il par un rappel des positions des grandes puissances où revendications et influences sont à prévoir.

Demain l'Antarctique apporte au lecteur l'essentiel de ce qu'il faut connaître sur les questions australes.

Dom Georges LEFEBVRE, O. S. B. — « Vie et prière ». Desclée De Brouwer, Bruges, Belgique. 17 cm. 170 pages.

« Croire à l'amour de Dieu c'est encore se rappeler qu'il n'est pas seulement au terme de notre existence, comme le but vers lequel il progresse, mais qu'il l'enveloppe tout entière. Car lui qui nous a appelés le premier, c'est lui aussi qui ne cesse de nous prévenir, inspirant, soutenant, guidant chacun de nos pas ».

Il importe de signaler un beau chapitre sur « L'épreuve de notre foi » et un autre sur « Liberté et vérité ». Et je regrette déjà de ne pas dire un mot de *Sincérité* alors que tant de chrétiens sont si peu sincères.

Et pourquoi ne pas lire ce livre en entier qui vous jette en « orbite autour de Dieu » selon l'expression d'un confrère.

A. L.

Revue mensuelle publiée à Saint-Hyacinthe, P. Q.
ABONNEMENTS : CANADA : $5.00 ; ÉTRANGER : $5.50
AVEC LE "ROSAIRE" : 75 SOUS EN PLUS ; LE NUMÉRO : $0.50 ;
ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00
DIRECTION : MAISON MONTMORENCY, COURVILLE (QUÉBEC-5), P. Q.
ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28
« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »
La Revue n'est pas responsable des écrits des collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique